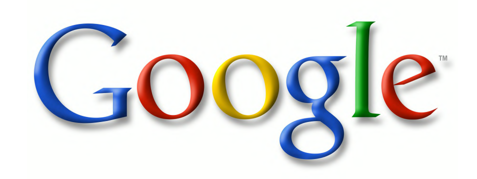
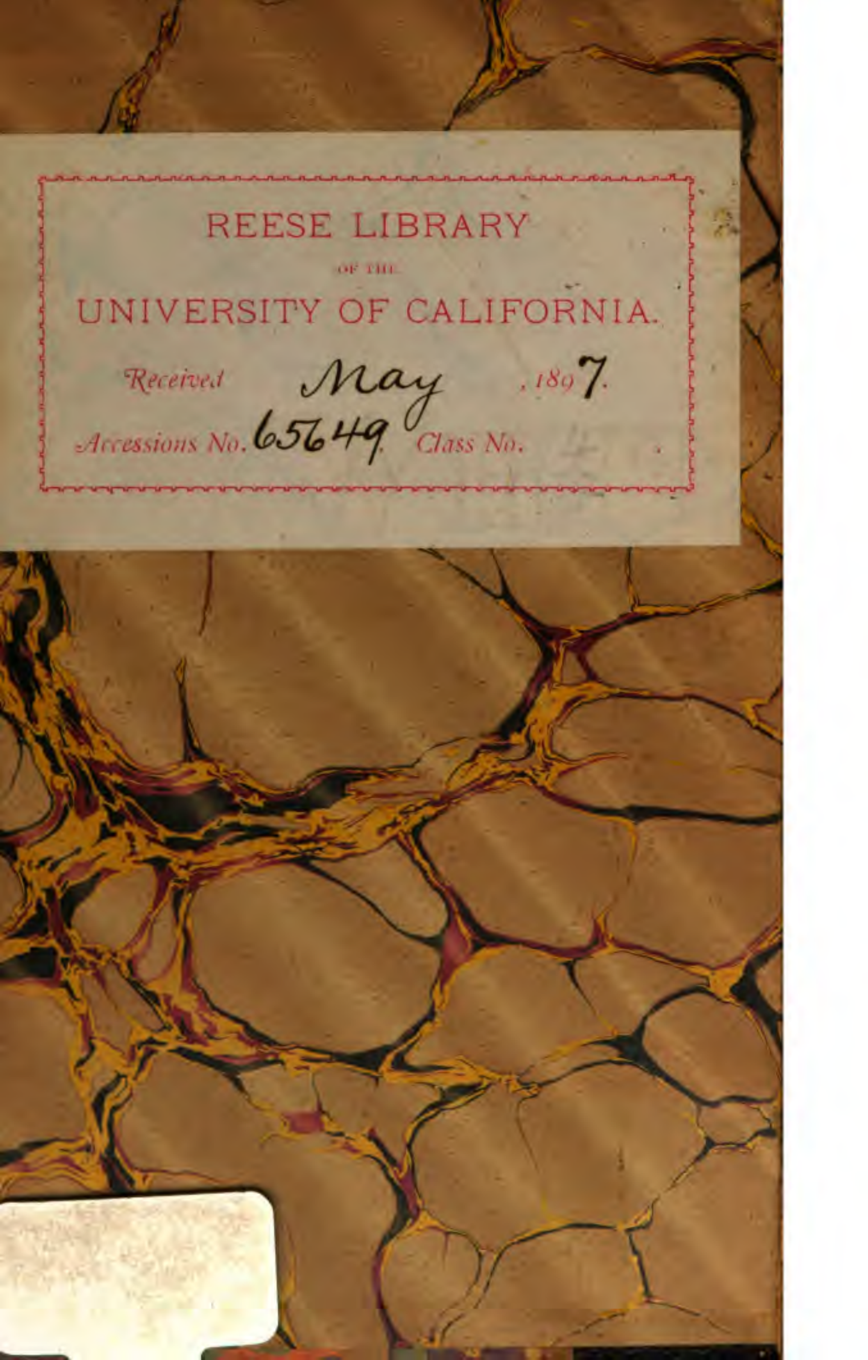
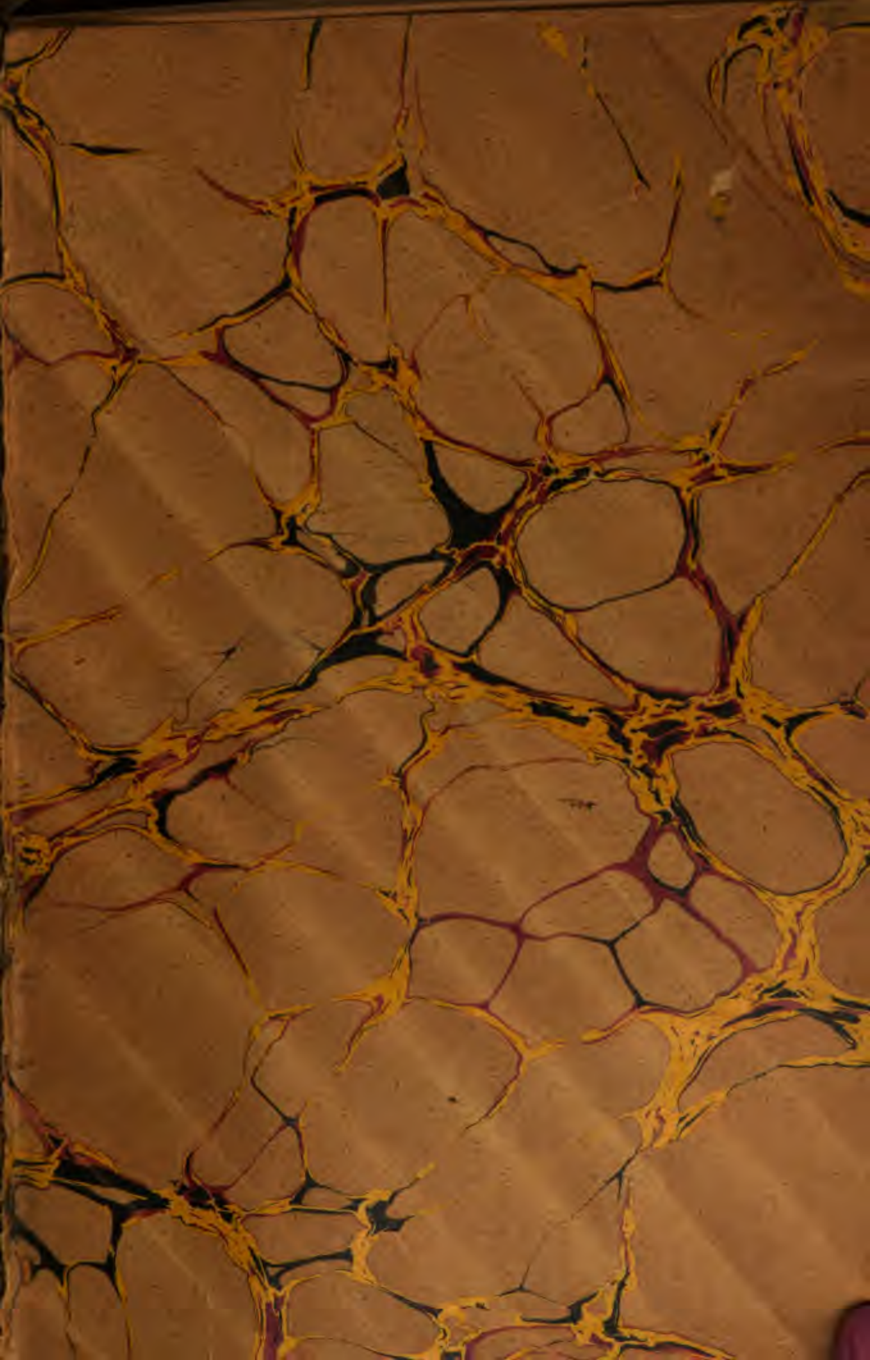
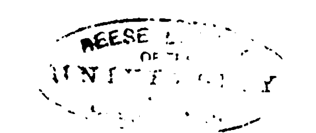



REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
Received May, 1897.
Accessions No. 65649 Class No.



VAUVENARGUES



FAC-SIMILÉ D'UNE LETTRE AUTOGRAPHE

DE VAUVENARGUES A VOLTAIRE

(23 Mai 1746)

CONSERVÉE AU « BRITISH MUSEUM »

a paris lundi ma

Vous me soutenez, mon cher mai

l'extreme decouragement que m'i

sentiment de mes defauts. je vou

sensiblement obligé d'avoir lu si tot

si vous etes chez vous ce soir ou de

aprés demain, j'yray vous remercie

pas repondu hier a votre lettre par

qui la aportée, l'a laissée chez le

j'en etois en allé avant qu'on me

je vous ecrirois et je vous verrois

de ma vie, si vous n'etiez pas respo

monde de la votre. Ce qui a fait q

ay si peu parlé de votre tragedie

yeux. souffroient extremement lo

lue, et que j'en aurois mal jugé

lecture si mal faite. elle m'a paru

beautez sublimes. Vos ennemis

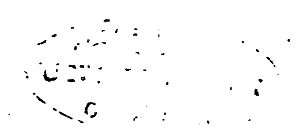
dans le monde quil ny a quë votre premier
acte qui soit supportable, et que le reste est
mal conduit et mal ecrit. On nä jamais eté
si horriblement dechainé contre vous quön lest
depuis quatre mois. Vous devez vous attendre
que la plupart des gens de lettres de paris
feront les derniers efforts pour faire tomber
votre piece. le succez mediocre de la princesse
de navarre et du temple de la gloire, leur fait
deja dire que vous nävez plus de genie.
je suis si choqué de ces impertinences quelles
me degoutent non seulement des gens de lettres
mais des letres memes. je vous conjure, mon
cher maitre, de polir si bien votre ouvrage quil
ne reste a lenvie aucun pretexte pour lattaquer.
je minteresse tendrement a votre gloire, et jespere
que vous pardonnerez au zele de lamitié ce conseil
dont vous nävez pas besoin Vauvenargues

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

VAUVENARGUES

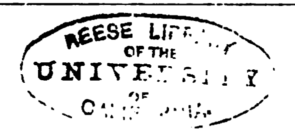
PAR

MAURICE PALÉOLOGUE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1890

VAUVENARGUES



CHAPITRE I

ANNÉES DE JEUNESSE. VIE MILITAIRE.
VAUVENARGUES ET LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Luc de Vauvenargues naquit à Aix, en Provence, le 6 août 1715. Sa famille était de petite noblesse, quoique de souche ancienne ; elle remontait au XIVe siècle. Son père, Joseph de Clapiers, n'était que seigneur de Vauvenargues lorsque le marquisat lui fut conféré par lettres patentes du roi en 1722 [1] ; mais l'excellence des services qui provoquèrent cette grâce royale suppléait à l'ancienneté du titre : premier consul d'Aix, il avait été le seul des magistrats à ne pas déserter son poste pendant la peste qui dévasta la ville en 1720, et il s'y était montré admirable de courage et de dévouement.

1. Ses armes étaient : *fascé d'azur et d'argent, de six pièces, au chef d'or.*

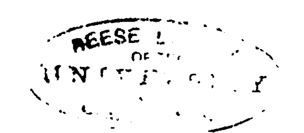
Nous possédons si peu de renseignements sur la jeunesse de Vauvenargues que ces circonstances sont précieuses à connaître. Elles nous apprennent dans quelle atmosphère morale se forma le futur auteur des *Réflexions et Maximes* et dans quelles fortes traditions il fut élevé dès l'enfance. Sans exagérer l'importance des influences d'hérédité et de milieu, il est permis de croire que si Joseph de Clapiers, au lieu d'accomplir héroïquement son devoir, avait été homme à fuir l'épidémie qui désolait sa ville — comme fit, par exemple, Montaigne étant maire de Bordeaux, — l'âme de son fils eût compté un degré de chaleur de moins.

Il est regrettable que Vauvenargues n'ait pas rencontré des conditions aussi favorables à la culture de son esprit qu'à l'éducation de son cœur. Élevé quelque temps d'abord au collège d'Aix, interrompu dans ses études par la faiblesse de sa santé, il se forma presque seul et comme au hasard. Il n'acquit que bien peu de ces connaissances générales qui font, pour ainsi dire, la base intellectuelle de toute une vie, et il ne sut jamais ni le latin ni le grec.

Vers l'âge de seize ans, à cet âge où, comme dit Charron, « l'âme, toute neuve et blanche, tendre et molle, reçoit fort aisément les impressions et puis ne les perd plus », il rencontra dans ses lectures une traduction des *Vies* de Plutarque, et il en

fut transporté. L'antiquité se fit ainsi connaître à lui sous son aspect héroïque. Les vives couleurs et le charme pittoresque de l'historien des *Hommes illustres* captivaient son imagination; la généreuse ardeur qui se dégage de ces grandes biographies se communiquait à son cœur. Un idéal de vie noble se révélait à lui; il s'éprenait de cette société antique, si fortifiante pour les énergies individuelles, si favorable au déploiement de toutes les facultés de l'homme. Une lettre qu'il adressait dix ans plus tard à un ami nous a conservé le souvenir de la profonde impression que produisaient sur sa jeune âme les belles pages de Plutarque : « J'en étais fou, écrivait-il; le génie et la vertu ne sont nulle part mieux peints; l'on y peut prendre une teinture de l'histoire de la Grèce, et même de celle de Rome. L'on ne mesure bien, d'ailleurs, la force et l'étendue de l'esprit et du cœur humains que dans ces siècles fortunés; la liberté découvre, jusque dans l'excès du crime, la vraie grandeur de notre âme; là, la force de la nature brille au sein de la corruption; là, paraît la vertu sans bornes, les plaisirs sans infamie, l'esprit sans affectation, la hauteur sans vanité, les vices sans bassesse et sans déguisement. Pour moi, je pleurais de joie lorsque je lisais ces *Vies*; je ne passais point de nuit sans parler à Alcibiade, Agésilas et autres; j'allais dans la place de Rome, pour haranguer avec les Grac-

VAUVENARGUES



aucun portrait de Vauvenargues et que nous ne puissions nous le représenter, à cette heure de sa jeunesse, dans sa grâce un peu fière et déjà pensive, sous l'élégant uniforme qu'il venait de revêtir [1]. Car notre esprit est ainsi fait que, dans ses évocations du passé, il est plus exigeant pour les hommes qui furent mêlés à l'action que pour ceux qui vécurent seulement par la pensée. Si, pour un Spinoza ou un Kant, il se contente d'entrevoir une vague silhouette inclinée dans la pâle lumière d'un cabinet d'étude, il veut, pour les personnages qui agirent dans la réalité et qui, selon la belle expression de l'un d'eux, y projetèrent leur âme, ressusciter leur image précise et s'en former une vision distincte avec leur attitude, leur geste et leur vivante physionomie d'autrefois.

A peine engagé, Vauvenargues partit sous les ordres du maréchal de Villars, qui allait conduire en Lombardie contre les Impériaux sa dernière campagne (octobre 1733). Pour un jeune officier, c'était un heureux début qu'une expédition au delà des Alpes sous un chef tel que le héros de Denain, — un beau songe pour une imagination tout imprégnée de Plutarque et passionnée de vie antique.

1. Cet uniforme était de drap gris clair, doublé de bleu de roi qui ressortait dans le collet, les parements et les retroussis, avec les boutonnières de soie d'or et les brandebourgs aurore.

Les ardents désirs; les « espoirs enchanteurs », les brillants projets qui remplissaient l'âme de Rousseau adolescent, lorsqu'il pénétra pour la première fois en Italie, fermentaient dans le cœur de Vauvenargues, et la pensée de « suivre Annibal à travers les monts » le ravissait aussi comme « une gloire au-dessus de son âge ».

Les opérations militaires furent menées par Villars avec une vigueur que la vieillesse n'avait pu éteindre. Le Régiment du Roi se signala aux sanglantes victoires de Parme et de Guastalla (1734) et se couvrit d'honneur, l'année suivante, au passage du Mincio. En mai 1736, les hostilités ayant pris fin, il rentra en France et fut dirigé sur les places de Bourgogne et de Franche-Comté. Après l'activité et l'attrait d'une campagne victorieuse, Vauvenargues allait connaître la monotonie de la vie de garnison.

C'était alors, plus qu'en aucun temps, une existence bien fastidieuse que celle des garnisons de province. Par une pratique constamment suivie sous l'ancienne monarchie, les régiments, aussitôt la paix signée, étaient ramenés à de très faibles effectifs, et les états-majors se dispersaient. Les officiers de quelque fortune retournaient à Versailles ou dans leurs terres, pour ne reprendre du service actif qu'à la prochaine guerre; ceux qui restaient au corps, n'ayant même plus sous leurs ordres assez

d'hommes pour exécuter des manœuvres d'ensemble, tombaient dans l'oisiveté et l'ennui : de temps à autre, l'exercice d'un peloton ou d'une compagnie, les gardes, les honneurs, quelque revue, les en tiraient pour un jour, et c'était tout. Le soir, on avait l'auberge, les plaisirs vulgaires et les distractions galantes.

Comme les autres, Vauvenargues paya tribut à la condition de son âge ; il eut ses folies, ses entraînements, ses amours prompts et faciles. Il composa même, vers cette époque, quelques poésies érotiques, dont il s'excusa par la suite : « Lorsque je les ai hasardées, écrira-t-il un jour à Voltaire, j'étais dans un âge où ce qui est le plus licencieux paraît le plus aimable. Vous pardonnerez ces erreurs d'un esprit follement amoureux de la liberté, et qui ne savait pas encore que le plaisir même a ses bornes. » Cette intempérance juvénile est un trait que je tiens à marquer ; car on s'est plu trop souvent à le laisser dans l'ombre : il n'altère pas la physionomie grave et pure qui se dégagera plus tard, et l'on a ainsi, pour ces premières années, un Vauvenargues pas trop candide et plus humain.

Mais déjà, dans cette vie dissipée et oisive, des goûts moins frivoles et une tournure d'esprit plus sérieuse commençaient à le distinguer de ses camarades. Dans l'intervalle des plaisirs il savait trouver des heures de travail et de solitude ; il sauvait chaque

jour quelques instants pour la lecture et la rêverie, et dans le temps même qu'il donnait au monde ou au service, il aimait à se recueillir par le silence. Cette habitude de la retraite et cette pratique de la vie intérieure se développèrent rapidement et lui constituèrent bientôt une originalité marquée.

C'est un fait commun que les personnes qui s'isolent excitent de la déférence chez les individus qui les entourent; car l'homme tend à placer haut ce qu'il sent loin de lui; mais le respect qu'elles inspirent est presque toujours mêlé d'une secrète antipathie ou de quelque méfiance. Le sentiment qu'on témoignait à Vauvenargues n'était, au contraire, qu'une affectueuse considération, parce que sa réserve n'avait rien de hautain, son silence rien de dédaigneux, parce qu'il restait avec tous simple, naturel, aimable et cordial. Son langage était même empreint de familiarité si, par ce mot, on entend avec lui « un commerce libre et ingénu » où, dans la plus grande expansion, la grâce et la délicatesse ne perdent jamais leurs droits.

L'autorité morale, qui, sauf quelques exceptions rares et supérieures, n'est point le partage de la jeunesse, lui vint ainsi de très bonne heure. Un surnom, celui de « Père », que ses camarades lui donnaient en riant, témoigne de l'estime qu'ils faisaient de lui. Et plus tard, cette autorité s'affermissant, un de ceux qui l'ont le mieux connu,

Marmontel, a pu dire de lui : « Il tenait nos âmes dans ses mains ».

Pour avoir acquis si tôt une telle influence, il fallait qu'il possédât aussi, à un degré éminent, le don sympathique de la parole, c'est-à-dire la faculté de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, par le geste, par le regard, par la grâce de sa personne. Ce n'est donc pas dans ses écrits, c'est dans ses entretiens qu'aurait été déposée la fleur de sa pensée, et elle serait irrémédiablement perdue. Le sacrifice de la meilleure part de leur œuvre est la rançon imposée à ceux qui eurent le charme entraînant ou persuasif de l'expression : vivants, ils exercent l'action la plus directe et la plus despotique sur les esprits; tandis qu'ils parlent, ils sont vraiment les maîtres des âmes, et ils ont la superbe jouissance de sentir qu'ils les dominent. Mais leur pouvoir disparaît avec eux; car les belles paroles qui tombèrent de leurs lèvres, on ne les répétera jamais telles qu'ils les ont dites.

Que se passait-il, pendant ces heures de solitude et de recueillement, dans cette tête de vingt-deux ans? De quelles pensées était faite sa rêverie? — D'une belle idée et d'une grande passion.

L'idée, c'était que les choses de l'âme sont seules dignes d'intérêt, qu'elles ont une valeur de tous les jours et de tous les instants, qu'elles constituent, à l'exclusion de toutes les sciences, la seule con-

naissance nécessaire, et que les jouissances qu'elles procurent à qui les étudie dépassent infiniment tous les plaisirs du monde. Cette préoccupation morale, qui n'apparaît généralement que tard chez les esprits les plus réfléchis et qui est presque toujours le fruit d'une longue expérience, d'un long voyage à travers la vie pratique ou spéculative, était déjà tout éveillée chez Vauvenargues. Ce fut là vraiment sa faculté maîtresse : il l'appliquait à soi-même, à ses lectures, à ses amitiés, à ses relations de société, à la carrière qu'il avait choisie; en tout, son regard allait droit au sens moral des choses avec une pénétration singulière.

La passion, c'était la gloire. Si l'idée morale vaut seule l'effort de penser, la gloire vaut seule la peine de vivre. Ici encore, son âme se révélait aussi précoce que son esprit; car ce qu'il rêvait, c'était la gloire envisagée dans sa réalité la plus haute et non dans ses apparences vaines, dans ses résultats supérieurs et non dans les effets qui satisfont les vanités vulgaires. L'ambition qui l'animait était la plus noble de toutes et la plus élevée, sans rien de mesquin ni de frivole, fondée sur les instincts les plus généreux de la nature humaine, désintéressée même, si tant est qu'un pareil sentiment puisse être jamais pur de toute considération personnelle. « De souhaiter malgré soi, écrivait-il à un ami, un peu de domination parce qu'on se sent

né pour elle; de vouloir plier les esprits et les cœurs à son génie; d'aspirer aux honneurs pour répandre le bien, pour s'attacher le mérite, le talent, les vertus, pour se les approprier, pour remplir toutes ses vues, pour charmer son inquiétude, pour détourner son esprit du sentiment de nos maux, enfin pour exercer son génie et son talent dans toutes ces choses; il me semble qu'à cela il peut y avoir quelque grandeur[1]. »

Il s'éprit de la gloire comme d'une maîtresse : elle lui inspirait des pensées tendres et des accents de poésie, et c'est en amant qu'il parlait d'elle : « Les feux de l'aurore, écrit-il dans ses *Réflexions et Maximes*, ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. La gloire embellit les héros.... » Elle est notre unique raison de vivre, elle fait tout le charme et le prix de l'existence, et l'on n'a point vécu quand on ne l'a pas aimée. A un ami trop indolent et voluptueux il fait honte de son indifférence pour la gloire, comme il lui reprocherait de vouloir vivre sans connaître l'amour : « Un homme qui dit : la gloire coûte trop de soins, je veux vivre en paix si je puis, — je le compare à celui qui ferait le projet de passer sa vie dans un long et gracieux sommeil. O insensé! pourquoi voulez-vous mourir vivant? »

1. Lettre au marquis de Mirabeau, 16 janvier 1740.

Comme les amantes de chair, cette maîtresse idéale est parfois inconstante à ses adorateurs; mais, par une grâce spéciale, ses nfidélités n'ont pas d'amertume; elle élève si haut les cœurs « qu'on apprend d'elle-même à se passer d'elle », et quand elle vous a quitté, c'est assez de l'avoir aimée pour être consolé. « Je veux, dit-il, que la gloire nous trompe : les talents qu'elle nous fera cultiver, les sentiments dont elle remplira notre âme, répareront bien cette erreur. Qu'importe que si peu de ceux qui courent la même carrière la remplissent, s'ils cueillent de si nobles fleurs sur le chemin, si, jusque dans l'adversité, leur conscience est plus forte et plus assurée que celle des heureux du vice! »

Un tel idéal emporte avec soi une seule règle de vie et ne laisse pas à celui qui l'a conçu le choix d'une autre voie pour l'atteindre. Sous quelque forme que ce soit, l'action s'impose à l'homme qui s'est proposé la gloire comme but suprême. Il accepte par avance un programme d'impérieux devoirs : sa personnalité tout entière sera sans cesse active; toutes ses facultés seront tendues dans un continuel effort; il lui faudra, suivant la belle formule de Vauvenargues, « employer toute son âme dans une carrière sans bornes ». Et cet emploi sera déjà pour lui une source de nobles jouissances : à son idéal de gloire, toujours lointain, toujours fugi-

tif, l'action se substituera bientôt comme un autre idéal, plus rapproché, plus facile à étreindre, et il l'aimera en elle-même, pour les satisfactions immédiates qu'elle procure. Par instants, la beauté de l'effort éclipsera à ses yeux la splendeur du but; l'intérêt de la lutte lui en fera oublier le prix, — et « le combat lui plaira sans la victoire ».

Cette nécessité de l'action ne s'applique pas seulement à l'ordre des faits et aux rapports avec le monde extérieur : elle s'étend jusqu'au domaine de la conscience et elle en régit les manifestations les plus intimes. L'ambitieux de gloire, quand par hasard il réunit, comme Vauvenargues, les deux natures du moraliste et de l'homme d'action, est contraint, sous peine de manquer au premier de ces rôles, de soumettre à une discipline particulière l'exercice même de sa pensée : son âme incline-t-elle parfois à la rêverie poétique et à la méditation pure, il lui est défendu de s'y attarder. Libre à Spinoza de s'absorber toute sa vie dans la contemplation de l'infini et à Kant de s'abstraire, quarante années durant, dans l'étude transcendante du monde moral; pareils à de purs esprits, ils pouvaient demeurer étrangers aux passions, aux intérêts, aux événements de leur époque et poursuivre leurs spéculations comme si en dehors d'eux le monde n'eût pas existé. Mais une telle hauteur métaphysique n'est pas permise à celui qui ne veut pas se déta-

cher de la société humaine : il est tenu de songer aux conséquences de ses raisonnements et de garder toujours la vue des choses terrestres. De même encore, l'épicurisme intellectuel, la volupté de comprendre sans croire, le scepticisme délicat, le délassement de l'esprit dans une inviolable et inaccessible retraite lui sont autant de jouissances interdites : tout enchaînement d'idées devra se résoudre pour lui en conclusions, toute réflexion devra le déterminer à des actes.

Voilà sous quelles couleurs cette imagination de vingt-deux ans entrevoyait l'existence, et de quelles pensées sérieuses et nobles elle s'inspirait. Ces idées, Vauvenargues ne les devait à personne : issues en lui de son propre fonds, écloses spontanément, elles lui étaient venues une à une, pendant ses heures de réflexion, pendant ses minutes de recueillement, là-bas en Provence, sur la terrasse du château de Vauvenargues; en Italie, durant la campagne sous Villars; à Dijon, à Besançon, à Verdun, pendant les loisirs de la vie de garnison. Certes, leurs contours n'étaient pas déjà aussi arrêtés : quelques-unes flottaient encore comme des visions indécises devant son esprit. Elles ne se groupaient pas non plus aussi méthodiquement que je les ai présentées pour les rendre plus saisissables, car elles ne formaient pas un système construit par une raison dans sa maturité; mais elles étaient sen-

ties d'instinct et confusément par un cœur juvénile, par une âme en sa première fleur. Je ne crois pas même qu'il songeât alors à leur donner la forme écrite, ni qu'il eût senti déjà la force mystérieuse qui du penseur fait un écrivain en l'obligeant à traduire son rêve. Peut-être donc seraient-elles restées à jamais inconnues comme tant de belles pensées à qui il n'a manqué qu'une expression pour être immortelles, si une influence stimulante ne s'était exercée de bonne heure sur celui qui était capable de les concevoir, afin de le forcer à les produire au dehors.

C'est au marquis de Mirabeau [1] que revient

1. Victor de Riqueti, marquis de Mirabeau, père du fameux orateur, était né à Perthuis en Provence, le 5 octobre 1715. Reçu chevalier de Malte à l'âge de trois ans, promu enseigne en 1729, il prit du service comme capitaine au régiment de Duras. Bientôt lassé de la vie militaire, il se démit de ses fonctions (1743) et s'établit à Paris pour s'y vouer aux études littéraires et aux questions d'intérêt public. Son mémoire sur *l'Utilité des États provinciaux* (1750) et son grand ouvrage intitulé *l'Ami des hommes* (1756), qui contenaient, au milieu de quelques chimères, bien des vues justes et profondes, attirèrent sur lui l'attention. Encouragé par le succès de ces écrits, il entreprit dans sa *Théorie de l'impôt* (1760) de démolir tout le système financier alors existant. Sur les plaintes des fermiers généraux, il fut emprisonné pendant cinq jours à Vincennes, où il devait plus tard retenir son fils trois longues années, et fut exilé ensuite durant quelques mois à sa terre du Bignon, près de Montargis. — Par le caractère, il était le type le plus original, sinon le plus puissant de cette orageuse famille des Mirabeau. « Rien de plus compliqué, a dit M. de Loménie, que l'organisation morale et intellectuelle du marquis de

l'honneur d'avoir le premier deviné l'originalité de Vauvenargues et de lui avoir, pour ainsi dire, révélé son génie.

Mirabeau était, à deux mois près, du même âge que Vauvenargues. Leurs familles étaient apparentées. Liés dès l'enfance, élevés probablement à côté l'un de l'autre, ils furent séparés lorsque la carrière militaire les appela à servir dans des régiments différents. C'est à cette circonstance que nous devons une source de précieuses indications sur la nature intime de Vauvenargues, la correspondance qu'il entretint, du jour de leur séparation, avec son ami.

De tous les documents qu'on peut se procurer sur les débuts d'un grand homme ou d'un grand esprit, il n'en est pas de plus significatifs que ses lettres de jeunesse à ses égaux d'âge et de condition. Ces épanchements ont un caractère de sincé-

Mirabeau; les éléments les plus contraires s'y combinaient : un égoïsme très accentué se conciliait en lui avec un besoin d'affections, limité, il est vrai, à un très petit nombre de personnes, mais très vif, et avec une préoccupation des intérêts généraux et de l'avenir de l'humanité poussée jusqu'à la monomanie. » Il était emporté, d'ailleurs, voluptueux et despotique. Marié en 1743 avec Geneviève de Vassan, il se sépara d'elle avec éclat en 1757 pour vivre publiquement avec Mme de Pailly. On sait le scandale de ses démêlés avec sa femme et son fils, envers lesquels il eut, entre autres torts, celui de recourir à l'odieux moyen des lettres de cachet. Il mourut le 13 juillet 1789, à l'heure même où s'ouvrait la Révolution.

rité que les écrits rétrospectifs ne portent jamais : les souvenirs et mémoires rédigés sur le tard déforment fatalement le passé qu'ils évoquent. Quel que soit son parti pris de vérité, celui qui les compose cède toujours au secret désir (seule revanche qui lui soit permise contre la réalité) de corriger sa destinée : il est toujours tenté d'avancer la date où il a pris conscience de l'idéal vers lequel il a marché ensuite, de voir ses actes se dérouler d'après un plan qui n'était pas si prématurément conçu, et de mettre dans sa vie cette unité qu'on ne réalise jamais. Et quand il se soustrairait à ces causes d'altération, pourrait-il ne pas revoir ses premières années à travers le voile de celles qui se sont écoulées depuis?

La correspondance de Vauvenargues avec le marquis de Mirabeau — ou plutôt ce qu'on en possède — commence en juillet 1737 pour s'arrêter au mois d'août 1740.

Les premières lettres du recueil nous donnent le ton des relations qui existaient entre les deux amis, singulier mélange de sérieux et de jeunesse, de gravité et de badinage, et marquent la différence des deux natures : l'une, celle de Mirabeau, égoïste, tumultueuse, exubérante, « un vrai brûlot », comme il le disait lui-même; l'autre, celle de Vauvenargues, délicate, réservée, toute en dedans.

Et d'abord, comme ils n'ont que vingt-deux ans, l'amour, pense-t-on, doit tenir une grande place dans leur correspondance. Ce sujet, traité avec forfanterie et sans pudeur dans les lettres de Mirabeau, reste toujours voilé dans celles de Vauvenargues. Et par là apparaît déjà l'opposition de leurs caractères. Voici, par exemple, la première lettre de Mirabeau.

« La confidence de mes amours et de mes plaisirs ne saurait tout au plus regarder que le passé. Je suis un demi-anachorète, à présent; mais cela ne durera pas. Voilà pourtant une lettre que je reçois d'une ancienne maîtresse, qui m'avait assujetti aux malheurs de l'absence, sur laquelle j'avais pris mon parti, et que je n'ai pas approchée, depuis, de plus de 50 lieues :

« Je n'ose vous appeler, monsieur, de ces « noms tendres qui nous servaient autrefois ; ils « ne sont plus faits pour moi ; j'ai fait pour « les perdre tout ce que je voudrais faire, à pré- « sent, pour les ravoir. J'aurais tort de ne pas « connaître votre caractère, et qu'il n'y a plus de « retour avec vous. Vous me l'avez dit assez sou- « vent; je n'y ai pas pensé quand il le fallait; j'ai « laissé prendre à mes étourderies la couleur des « crimes; n'en parlons plus. Vous n'étiez plus « pour moi qu'un songe agréable, lorsque le bruit

« du malheur qui vous est arrivé [1] m'a attendrie; « les larmes auxquelles je n'ai voulu faire nulle « attention, quand vous m'avez voulu persuader « que je les causais, m'ont frappée, sans savoir « même si vous en avez versé, dans une occasion « dont on se console, quelquefois, plus aisément « que de la perte d'une maîtresse. Que vous « dirai-je? J'ai cru qu'un compliment de ma part, « sur un sujet sur lequel tout le monde vous en fait, « ne pourrait vous choquer. Je l'ai fait, et le voilà. « Adieu, monsieur. Oserai-je vous demander un « peu d'amitié? »

RÉPONSE

« Mademoiselle,

« J'ai l'honneur d'être, avec un très profond res-« pect,

« Mademoiselle,

« Votre très humble et très obéissant serviteur. »

« Adieu, mon cher Vauvenargues, aimez-moi un peu. »

Vauvenargues répond que cette lettre, lue à la table des officiers du Régiment du Roi, parmi lesquels Mirabeau comptait quelques amis, a eu un

1. La mort du vieux marquis Jean-Antoine de Mirabeau, son père.

franc succès, qu'on l'a trouvée fort piquante et qu'on a deviné immédiatement quelle main l'avait écrite. « Mais, ajoute-t-il (et ici l'on sent que c'est lui qui parle seul), nous plaignîmes une pauvre fille qui a de l'esprit et qui vous aime. »

Les lettres suivantes de Mirabeau sont pleines encore de la confidence de ses passions toujours changeantes, où sa nature plus ardente que sensible, plus orgueilleuse qu'aimante, se donnait carrière, et où la volupté, qui allait faire le tourment de sa vie [1], prenait possession de tout son être. Vient-il, par exemple, de subir un échec dans un projet de mariage avec une des demoiselles de Nesle [2], il met une fatuité naïve, une désinvolture fort amusante à sauver au moins son amour-propre : non seulement, écrit-il à Vauvenargues, cette rupture lui est indifférente, mais elle va faire son succès dans le monde ; « mille gens penseront à moi, qui ne me connaissaient point, et je serai accablé de propositions de toutes les espèces ». Est-ce, à quelque temps de là, une aventure où Mirabeau a été le jouet d'une coquette, voici comment, dans son dépit, il masque sa défaite et s'en

1. « La volupté est devenue le bourreau de mon imagination, et je payerai bien cher mes folies et le dérangement de mœurs qui m'est devenu une seconde nature. » (Lettre de Mirabeau à Vauvenargues, 15 août 1740.)

2. On ne sait de laquelle des sœurs de Mailly-Nesle Mirabeau recherchait la main.

tire aux yeux de son ami : « ... Elle refusait mes lettres,... elle me mettait au désespoir.... Une dernière algarade me poussa à bout; je la rembarrai avec cette volubilité et cette vivacité d'expressions que la nature m'a données; je l'atterrai avec un tel dédain, qu'elle ne trouva pas le mot à dire. Bientôt, un amusement léger et sincère changea tout à coup la face de mon cœur : je m'aperçus, avec étonnement, que je ne l'aimais plus, et j'en fus dans une joie sensible. Je retrouve enfin mon âme, ma raison, mes projets; enfin, je suis moi. Je le lui ai fait sentir au naturel, et j'ai à présent le plaisir de la voir en être fâchée, sans que cela me touche. »

Tout autre est Vauvenargues. Pour les amours faciles, il voulait (la réponse à Mirabeau nous l'a déjà laissé entendre) qu'on y gardât toujours quelque délicatesse et qu'on ne s'y départît jamais d'une certaine pudeur morale. A cet égard, il ne ressemblait guère aux libertins de son temps; il n'avait rien de cette « méchanceté » qu'il était de bon ton de porter dans la galanterie, — de cette cruauté dépravée qui descendit bientôt du cœur jusqu'aux sens et qui devint la plaie honteuse du XVIIIe siècle. Les créatures même les plus déchues lui paraissaient mériter encore, à défaut de sympathie, un peu de pitié [1]. Un souvenir de jeunesse,

1. Il a donné de la pitié une définition exquise : « C'est, dit-il, un sentiment mêlé de tristesse et d'amour ».

qu'il nota plus tard sous forme impersonnelle, nous le montre, à ce point de vue, dans un jour charmant. Accosté le soir par « une de ces femmes qui épient les jeunes gens », il n'a garde de la repousser, il souffre qu'elle marche quelque temps à côté de lui, et il la questionne. Comme elle se plaint de la misère qui l'a jetée dans le vice, il lui parle avec indulgence, essaye de ranimer en elle quelque sentiment de pudeur et lui laisse en la quittant un peu d'argent. Revenu parmi ses camarades de régiment, il est l'objet de leurs risées. « Mes amis, leur répond-il, vous riez de trop peu de chose. Je plains ces pauvres femmes d'être obligées de faire un tel métier pour vivre. Le monde est rempli de misères qui serrent le cœur; si on ne faisait de bien qu'à ceux qui le méritent, on n'en trouverait guère d'occasion. Il faut être indulgent avec les faibles qui ont besoin de plus de support que les bons; le désordre des malheureux est toujours le crime de la dureté des riches [1]. »

1. *Essai sur quelquès caractères*, § 14. Il est curieux de constater qu'il faudra attendre tout un siècle avant de retrouver dans une œuvre littéraire le sentiment de compassion mélancolique dont Vauvenargues s'est fait ici l'interprète : jusqu'à la préface célèbre de la *Dame aux Camélias*, nul écrivain ne le traduira plus. L'auteur de *Manon Lescaut* lui-même, si tendre pourtant et si humain, restera indifférent au passage de la charrette infâme qui emporte vers l'exil les compagnes de son héroïne, et n'accordera pas à ces malheureuses l'aumône de sa pitié.

Quant à la passion vraie, quant à sa façon de la ressentir, c'est un point où Vauvenargues est demeuré toujours mystérieux. Ses idées sur l'amour ne nous sont connues que par l'accueil qu'il fait aux épanchements de Mirabeau, jamais par des aveux directs et personnels. Il lui écrira un jour : « Je n'ai jamais été amoureux que je ne crusse l'être pour toute ma vie ; si je le redevenais, j'aurais encore la même persuasion. On sent assez qu'on est malade, mais on ne veut pas guérir ; l'âme est remplie de son objet ; les autres ne la touchent point ; on souffre, on connaît son mal, mais on ne saurait s'en distraire [1]. » C'est là sa plus intime confidence à son meilleur ami, et le mot qu'il a prononcé plus tard est vrai : « Je n'ai jamais osé ouvrir mon cœur à personne tant que j'ai vécu ».

Le prince de Ligne a dit un jour : « Si La Bruyère avait bu, si La Rochefoucauld avait chassé, *si Vauvenargues avait aimé,...* ils auraient bien mieux écrit ».

Le prince de Ligne s'est trompé : Vauvenargues a aimé. Mais il a très rarement parlé de l'amour, soit que ce sujet lui semblât trop délicat et froissât en lui quelque pudeur secrète, soit qu'il ranimât au fond de son cœur quelque souvenir mal éteint.

D'abord Vauvenargues était admirablement orga-

1. Lettre au marquis de Mirabeau, 23 janvier 1739.

nisé pour la passion, et il eût été étrange qu'une âme à la fois si ardente et si tendre y échappât. Et puis, plus d'un fragment de son œuvre, en dehors de sa correspondance, lève les doutes à cet égard; j'indiquerai le morceau qui commence ainsi : « Un jeune homme qui aime pour la première fois de sa vie n'est plus ni libertin, ni dissipé, ni ambitieux; toutes ses passions sont suspendues, une seule remplit tout son cœur [1] », etc.

L'amour, on le sent, a passé par là; ce n'est pas l'observation désintéressée, c'est l'expérience intime qui a inspiré ces lignes.

Certains jugements sévères sur les femmes sont plus explicites encore et semblent l'expression mélancolique d'une tendresse dédaignée : « Je hais le jeu comme la fièvre, et le commerce des femmes comme je n'ose pas dire; celles qui pourraient me toucher ne voudraient pas seulement jeter un regard sur moi [2] »; et ailleurs : « Les femmes ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard; elles n'estiment en eux que l'effronterie [3] ».

Et quand ses écrits n'en porteraient pas le témoignage indirect, il y a bien lieu de croire que l'âme de Vauvenargues, cette âme faite pour les plus

1. *Essai sur quelques caractères*, § 9.
2. Lettre au marquis de Mirabeau, 22 mars 1740.
3. *Réflexions et Maximes*, 720.

nobles attachements, ne rencontra jamais à qui se donner et fut toujours incomprise. Les maîtresses ne manquèrent pas à Mirabeau, qui ne demandait à l'amour que la satisfaction de son orgueil, de ses goûts dominateurs et de sa sensualité. Ce fut, au contraire, le malheur de Vauvenargues d'être né avec une sensibilité délicate et profonde dans une époque de scepticisme et de libertinage. Non pas qu'à ces époques les créatures d'élite disparaissent tout à fait : il en existe toujours; et la tradition des belles âmes n'est jamais interrompue; mais ces âmes-là sont alors plus rares qu'en aucun temps; les cris et les rires du vulgaire couvrent leur voix, et comme elles n'aiment qu'une fois dans leur vie, comme elles ne font guère entendre qu'un seul appel de tendresse, c'est vraiment hasard si elles s'entendent à distance et se répondent entre elles.

Mais si la correspondance de Vauvenargues avec le marquis de Mirabeau ne nous révèle que partiellement le mystère de son cœur, elle constitue un document de premier ordre au point de vue du développement de son esprit et de la direction intellectuelle de sa vie.

C'est, en effet, l'honneur du marquis de Mirabeau d'avoir découvert la valeur morale et pressenti le talent de Vauvenargues; et c'est son originalité d'avoir affirmé à son ami (ce qu'il n'est pas besoin de rappeler généralement aux jeunes écrivains) le

droit qu'a l'œuvre, fille de la pensée, d'éclore à son heure, de jaillir du cerveau et de vivre de la vie idéale.

De Bordeaux, où Mirabeau résidait alors, partageant sa vie entre le commerce des femmes et la société du président de Montesquieu, il stimule l'activité de Vauvenargues; il lui reproche de s'abandonner à la paresse de la méditation et au charme de la rêverie; il le presse enfin de se proposer un plan de vie : « Eh quoi! mon cher, vous pensez continuellement; rien n'est au-dessus de la portée de vos idées, et vous ne songez pas un moment à vous faire un plan fixe. Il n'est pas d'un philosophe de vivre au jour la journée. » (30 mars 1739.)

Vauvenargues accepte le reproche de rêverie, mais décline le titre de *philosophe* : « Vous me faites trop d'honneur, répond-il, en cherchant à me soutenir par le nom de *philosophe* dont vous couvrez mes singularités; c'est un nom que je n'ai pas pris; on me l'a jeté à la tête, je ne le mérite point; je l'ai reçu sans en prendre les charges; le poids en est trop fort pour moi. »

Et comme Mirabeau redouble ses instances, il réplique : « Il est vrai que peu de gens vivent au jour la journée; je suis le seul peut-être; les autres hommes ont un objet dans l'avenir et ils y attachent le bonheur; mais songez, je vous prie, qu'ils l'y attachent faussement, que cet objet les fuit toujours

et que leurs vaines poursuites les occupent sans les satisfaire.... *Je ne veux pas vous faire entendre que je me suffise à moi-même, et que toujours le présent remplisse le vide de mon cœur;* j'éprouve aussi, souvent et vivement, cette inquiétude qui est la source des passions. J'aimerais la santé, la force, un enjouement naturel, les richesses, l'indépendance, et une société douce; mais comme tous ces biens sont loin de moi, et que les autres me touchent fort peu, tous mes désirs se concentrent et forment une humeur sombre que j'essaye d'adoucir par toute sorte de moyens. Voilà où se bornent mes soucis.... Voilà, mon cher Mirabeau, ce que je pense tous les jours, pour justifier mon indolence. »

La correspondance, à ce moment, est des plus vivement engagée entre les deux jeunes gens, et les lettres s'échangent courrier par courrier. Mirabeau, qui ne se tient pas pour battu par les raisons qu'on lui oppose, revient à la charge. Ce n'est pas tout, pense-t-il, que d'avoir démontré à son ami la nécessité d'un but dans la vie; il lui désigne ce but et avec un coup d'œil d'une justesse merveilleuse : « Quelqu'un qui pense et s'exprime comme vous n'est pas pardonnable de n'avoir aucune ambition. Je sais que votre peu de disposition et de santé ne vous permet pas de courir ce que quelqu'un comme vous doit appeler fortune; mais quelle carrière d'agréments ne vous ouvrent pas vos talents dans

ce qu'on appelle la *République des lettres*. Si vous pouviez connaître combien de plaisirs différents nous procure une réputation établie dans ce genre! » (24 avril 1739.)

Afin de le mieux persuader, il lui fait un tableau séduisant de la société littéraire de Paris, où des essais heureux au théâtre, en poésie, en économie politique lui avaient déjà valu quelques succès. Dans son enthousiasme et comme pour frapper l'imagination de son ami, il va jusqu'à lui laisser entendre qu'il n'est pas loin d'entrer à l'Académie française, en quoi vraiment, s'il était sincère, le jeune marquis s'en faisait un peu accroire.

Vauvenargues ne se rend pas encore; il ne se laisse éblouir ni par les éloges de Mirabeau ni par la perspective des jouissances où celui-ci le convie. Il se défend de l'ambition littéraire par des raisons qui font honneur à sa conscience et à son goût, et dont quelques-unes n'ont pas cessé d'avoir leur prix. « Je n'ignore pas les avantages que donnent les bons commerces; je les ai toujours fort souhaités, et je ne m'en cache point; mais j'accorde moins que vous aux gens de lettres. Je commence à m'apercevoir que la plupart ne savent que ce que les autres ont pensé, qu'ils ne sentent point, qu'ils n'ont point d'âme, qu'ils ne jugent qu'en reflétant le goût du siècle ou les autorités; car ils ne percent point la profondeur des choses; ils n'ont

point de principes à eux, ou, s'ils en ont, c'est encore pis : ils opposent à des préjugés commodes, des connaissances fausses, des connaissances ennuyeuses ou des connaissances inutiles, et un esprit éteint par le travail; et, sur cela, je me figure que ce n'est pas leur génie qui les a tournés vers les sciences, mais leur incapacité pour les affaires, les dégoûts qu'ils ont eus dans le monde, la jalousie, l'ambition, l'éducation, le hasard. »

Mais il ajoute aussitôt : « Si j'avais plus de santé, et si j'aimais assez la gloire pour lui donner ma paresse, je la voudrais plus générale et plus avantageuse que celle qu'on attache aux sciences », c'est-à-dire plus active que la gloire littéraire.

A cette confidence détournée, Mirabeau reconnaît que ses conseils ont porté et qu'une semence d'ambition a levé dans l'âme de Vauvenargues; il ne l'en poursuit que plus vivement, et il le serre de tout près : « Vous enfouissez, si vous ne travaillez, les plus grands talents du monde! Je ne sème point ici de louanges; c'est la vérité qui parle; des gens du meilleur goût, ayant vu vos premières lettres, m'obligent à leur envoyer toutes celles que je reçois de vous, et je les ai entendus s'écrier, quand je leur ai dit que vous n'aviez pas vingt-cinq ans [1] : « Ah!

1. Vauvenargues n'avait pas encore vingt-quatre ans.

« Dieu! quels hommes produit cette Provence! » Et encore : « J'en sais plus que vous sur votre propre compte, si vous ne vous connaissez pas une grande étendue de génie ».

Vauvenargues, atteint cette fois, accuse sa blessure et demande grâce : « Vous ne sentez pas vos louanges, vous ne savez pas la force qu'elles ont, vous me perdez! Épargnez-moi, je vous le demande à genoux. » (30 juin 1739.)

Pourquoi, après cet aveu, Vauvenargues ne se rend-il pas entièrement? Quelles raisons le retiennent désormais dans l'armée, et que ne va-t-il aussitôt retrouver son ami à Paris pour se lancer avec lui dans la carrière des lettres?

C'est d'abord que la profession militaire lui paraît encore la plus noble et la plus désirable (il venait d'être promu capitaine et pourvu d'une compagnie); c'est qu'à ses yeux « il n'y a pas de gloire achevée sans celle des armes », et que les grandes figures des Condé, des Luxembourg, des Turenne et des Catinat flottent dans son imagination. C'est aussi que l'insuffisance de ses ressources interdit à Vauvenargues l'existence coûteuse d'un gentilhomme à Paris et le condamne à la médiocrité de la vie de garnison.

Sa famille ne possédait qu'une fortune modeste et ne pouvait lui servir qu'une faible pension. Et, comme le service du roi ne rapportait guère,

comme d'autre part Vauvenargues était la générosité même[1], il se trouvait dans de perpétuels embarras d'argent.

Ces considérations échappaient à Mirabeau. À la tête, lui-même, depuis la mort de son père, d'un patrimoine considérable, libre de ses actions et de ses mouvements, ne demeurant à son régiment qu'autant qu'il lui plaisait, résidant la plus grande partie de l'année à Paris ou à Versailles, menant grand train, entretenant des maîtresses, achetant un hôtel et des terres, comment eût-il songé qu'il en allait différemment de son ami ?

Ce n'est pas à Mirabeau d'ailleurs que Vauvenargues va faire confidence de ses misères de fortune; car s'il s'ouvre pleinement avec lui sur ses idées et sur les choses de l'esprit, c'est à un autre ami qu'il réserve, avec la meilleure part de sa tendresse, le secret de sa vie et de sa pensée, à Fauris de Saint-Vincens[2].

1. Voir les belles pages qu'il a écrites sur *la Libéralité* dans les *Réflexions sur divers sujets*, § 19, et dans l'*Essai sur quelques caractères*, § 28.

2. Jules-François-Paul Fauris de Saint-Vincens était fils d'un conseiller à la Chambre des comptes de Provence, et devint conseiller, puis président à mortier du Parlement d'Aix. De trois ans plus jeune que Vauvenargues, il ne mourut qu'en 1798. Il se fit connaître de bonne heure comme érudit et comme antiquaire : le cabinet qu'il avait formé à Aix était un des plus importants de l'époque. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait élu membre associé

Les relations de Vauvenargues avec Fauris de Saint-Vincens nous offrent le modèle accompli de ce que pouvait être l'amitié entre hommes dans l'ancienne société : le champ de la confidence affectueuse était plus vaste alors qu'aujourd'hui. Soit qu'on se réservât plus au dehors, soit que moins de sujets intimes fussent traités et comme divulgués par les livres et les gazettes, on mettait plus de choses dans ses entretiens et dans sa correspondance : la religion, la morale, la politique, la littérature étaient — sans compter les sentiments tout personnels — matière à de continuels épanchements. De là, pour les recueils épistolaires qui nous restent de cette époque, un charme particulier et un intérêt des plus vifs. Par quoi les correspondances échangées de nos jours suppléeront-elles à ce qui leur manquera sous ce rapport?

C'est donc à Saint-Vincens, à cet ami délicat qui sait tout comprendre, que Vauvenargues fait l'aveu de ses difficultés d'existence, et plus d'une fois il a recours à ses services.

Un jour même, le besoin d'argent le pousse à une étrange extrémité. Harcelé par les conseils de Mirabeau qui l'attirent à Paris, pressé aussi de s'y rendre pour consulter sur sa santé déjà

correspondant. Le nom de Saint-Vincens se rattache ainsi au mouvement de curiosité qui porta le XVIIIe siècle vers l'archéologie grecque et romaine.

chancelante, il ne sait où trouver les deux mille livres nécessaires au voyage, et voici à quel expédient il est près de recourir pour se les procurer. « J'ai eu, écrit-il à Saint-Vincens, quelque pensée sur M. d'Oraison. Il est venu dans mon esprit qu'il a des filles, et que je pourrais m'engager à en épouser une, dans deux ans, avec une dot raisonnable, s'il voulait me prêter l'argent dont j'ai besoin, et que je ne le rendisse point, au bout du terme que je prends. Mais, comme il est impossible à un fils de famille de prendre des engagements de cette sorte, c'est une proposition à se faire berner, et très digne de risée. Il faudra oser cependant s'il n'y a point de milieu; et, si l'on ne peut rien tirer de tout cela, nous nous tournerons ailleurs. » (Novembre 1740.)

Cet emprunt sous condition de mariage rappelle, comme on l'a remarqué, l'engagement fameux de Figaro donnant à demoiselle Marceline de Verte-Allure hypothèque sur sa personne. Mais, si piquante que soit la comparaison, il y aurait injustice à la prendre au sérieux, et cette lettre bizarre est moins déshonnête qu'elle le semble. Tout d'abord ce n'est ni la dissipation, ni la débauche, ni le jeu qui a conduit Vauvenargues à une situation d'où les plus fiers gentilshommes de son temps ne se tirèrent pas toujours aussi dignement que lui. Et puis, en dehors des considérations de

santé qui ont bien leur prix, les raisons qui ont failli le déterminer à ce singulier projet ne sont nullement avilissantes; l'intérêt auquel il obéit n'a rien que d'élevé : ce n'est pas pour satisfaire des goûts de luxe et de plaisir qu'il cherche de l'argent : c'est pour entrevoir de plus près et essayer de réaliser l'idéal de vie nouvelle où un secret instinct et les appels réitérés de Mirabeau le convient impérieusement. Enfin, à voir les choses de plus haut, ce qui absout Vauvenargues, ce qui interdit de le ranger dans la race des Gil Blas et des Figaros, c'est le sentiment qu'il a porté dans ces matières délicates. Gil Blas et Figaro n'ont vu dans la question d'argent, *la faute d'argent*, disait Panurge, leur ancêtre, qu'un sujet de duperie et de raillerie; Vauvenargues en a souffert toute sa vie et jusqu'au fond de son âme. Si un jour, un instant, il a péché par pensée (non par action), il a bien racheté cette défaillance par la dignité de son existence entière, par le courage avec lequel il a enduré la pauvreté. Lorsque, quelques années plus tard, sentant sa fin approcher et faisant allusion à lui-même, il dépeindra, sous un nom fictif, l'homme de cœur victime de la destinée, il n'imaginera pas de pire malheur que de mourir endetté : « Quand, dit-il, la fortune a paru se lasser de le poursuivre, quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, la mort s'est offerte à sa vue ;

elle l'a surpris dans le plus grand désordre de sa fortune; il a eu la douleur amère de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache[1]. »

Ainsi, d'une part son goût toujours vif pour la carrière des armes, d'autre part ses embarras pécuniaires, déterminent Vauvenargues à repousser encore les instances de Mirabeau et à demeurer au service militaire.

D'ailleurs, une occasion s'offre à lui de mettre en pratique les principes d'action qu'il formule dans ses pensées de chaque jour, et d'acquérir peut-être une part de « cette gloire qui fait les héros ».

La guerre venait d'éclater entre Frédéric II et Marie-Thérèse, et c'était dans la France entière, à la cour, dans les conseils du roi, dans les rangs de la noblesse, un entraînement irrésistible à courir sus à l'Autriche.

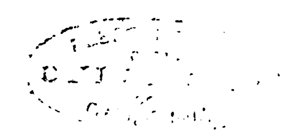
A Metz, où il était en garnison (mars 1741), Vauvenargues avait pu voir le maréchal de Belle-Isle précédant les armées dont il venait d'être nommé le généralissime, pour aller, dans le plus magnifique appareil, imposer à la diète de Francfort les volontés de la France. Le prestige de ce personnage qui, dans cette heure décisive, attirait sur lui tous les regards, qui avait l'instinct et la pas-

1. *Essai sur quelques caractères*, § 1.

sion de la gloire, qui en toute chose ne formait que de vastes desseins et semblait né pour les accomplir, dut éblouir Vauvenargues comme il avait fasciné toute la jeune noblesse de Versailles.

Le Régiment du Roi entra des premiers en campagne; au mois de juillet 1741 il était en Bohême. Les heureuses opérations qui avaient amené si rapidement une armée française au cœur de l'Allemagne, la tactique hardie de Belle-Isle, le génie audacieux de Maurice de Saxe et cette escalade merveilleuse de la ville de Prague exécutée de nuit par une poignée d'hommes, pouvaient flatter à bon droit l'esprit entreprenant de Vauvenargues et son goût des actions brillantes et aventureuses.

Mais lorsque la fortune changea, lorsque l'armée de Belle-Isle, bloquée dans Prague et abandonnée par le maréchal de Maillebois, dut évacuer la Bohême et battre en retraite sur le Rhin, le courage de Vauvenargues fut soumis à une de ces épreuves qui trempent pour jamais les âmes. Dans la nuit du 16 au 17 décembre (1742), par un froid terrible, 15 000 hommes sortirent de Prague. A travers un brouillard intense, sur une route obstruée de neige ou glissante de verglas, on fit huit lieues d'une traite pour échapper à la vue de la cavalerie de Lobkowitz qui tenait la campagne. Malgré la défense expresse du maréchal, les officiers s'étaient



encombrés de bagages et d'équipages : on y mit le feu pour ne pas ralentir la marche de la colonne.

Le troisième jour, on arriva devant une chaîne escarpée et boisée, que contournait la route d'Egra. Afin de dépister la poursuite des Impériaux, Belle-Isle forma le parti audacieux de quitter cette route et de s'engager en pleine montagne, dans un pays où jamais armée ne s'était aventurée. Il fallut s'ouvrir un chemin à la hache, à travers la forêt. On se mettait en mouvement bien avant l'aube, « au lever de la lune », et l'on marchait jusqu'au soir. L'armée était épuisée de froid, de fatigue et de faim : ceux qui tombaient ne se relevaient plus. Suivant l'expression de Belle-Isle, on « força nature » pour arriver au terme de cette opération, et ce fut miracle, en effet, si l'on y parvint. Quand on atteignit Egra, le 26 décembre, la courageuse troupe était à bout de forces; près de la moitié de l'effectif était resté en route, enseveli dans les neiges; mais l'honneur était sauf.

Vauvenargues, dont la santé n'avait jamais été robuste, fut cruellement éprouvé : il eut les deux jambes gelées [1].

1. « En arrivant à Egra, dit Mauvillon dans son *Histoire de la guerre de Bohême*, plusieurs moururent pour s'être trop approchés du feu; d'autres devinrent prodigieusement enflés; il fallut couper des bras et des jambes.... Plusieurs de ceux qui étaient arrivés sains et saufs à Egra, moururent de la fièvre chaude, après un long et cruel délire qui tenait de la rage. »

Transporté dans quelque hôpital, ramené en France, à Nancy, au mois de mars 1743, il se remettait à peine de ses maux et de ses fatigues qu'il lui fallut repartir pour l'Allemagne, où la campagne était reprise. Vers la fin de mai il repassa le Rhin avec l'armée que le maréchal de Noailles allait opposer dans le haut Palatinat aux forces coalisées de l'Autriche et de l'Angleterre, et il combattit à la tête de sa compagnie dans cette déplorable journée de Dettingen que les prodiges d'héroïsme de la noblesse française ne purent empêcher de tourner en désastre.

Après cette défaite, qui entraîna l'évacuation de la Bavière, la cause de l'empereur Charles VII, de ce triste empereur d'un jour, était irrémédiablement perdue, et les armées de Louis XV n'avaient plus de prétexte à demeurer en Allemagne. Rentré en France dans les derniers jours de l'année 1743, le Régiment du Roi alla tenir garnison à Arras.

Si les deux années que Vauvenargues venait de passer en campagne avaient été singulièrement stimulantes pour son activité extérieure, elles n'avaient pas donné moins d'intensité à sa vie intérieure.

Son âme avait subi l'épreuve de la réalité que rien ne remplace : la guerre lui était apparue, non comme une science ni comme un art, mais comme un grand drame passionné où le danger fait surgir,

à chaque instant, les facultés fortes de l'homme. Plus d'une des pensées qu'il publia plus tard datent de cette époque et trahissent par leur caractère pittoresque, par quelque détail précis, par une expression plus vive et plus personnelle, le lieu et les circonstances où elles naquirent en lui, — celle-ci, par exemple, qu'il dut noter dans son esprit pendant la première et brillante période de la campagne d'Allemagne : « Quand vous êtes de garde au bord d'un fleuve, où la pluie éteint tous les feux pendant la nuit, et pénètre dans vos habits, vous dites : Heureux qui peut dormir sous une cabane écartée, loin du bruit des eaux! Le jour vient; les ombres s'effacent et les gardes sont relevées; vous rentrez dans le camp; la fatigue et le bruit vous plongent dans un doux sommeil, et vous vous levez plus serein pour prendre un repas délicieux, au contraire d'un jeune homme né pour la vertu, que la tendresse d'une mère retient dans les murailles d'une ville forte; pendant que ses camarades dorment sous la toile et bravent les hasards, celui-ci qui ne risque rien, qui ne fait rien, à qui rien ne manque, ne jouit ni de l'abondance, ni du calme de ce séjour : au sein du repos, il est inquiet et agité; il cherche les lieux solitaires; les fêtes, les jeux, les spectacles, ne l'attirent point; la pensée de ce qui se passe en Moravie occupe ses jours, et, pendant la nuit, il rêve

des combats et des batailles qu'on donne sans lui [1]. »

D'autres réflexions encore datent évidemment du siège et de la retraite de Prague. Elles sont, pour ainsi dire, le commentaire des admirables lettres que le maréchal de Belle-Isle adressait alors (octobre 1742) au marquis de Breteuil à Versailles. « Ce sont presque toujours les partis audacieux qui réussissent », écrivait Belle-Isle. « Dans les

1. Chateaubriand, se rappelant, lorsqu'il écrivait *les Martyrs*, ses impressions personnelles de la campagne de 1792, a composé un tableau fort semblable à celui qu'on vient de lire : « Epuisé par les travaux de la journée, je n'avais durant la nuit que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune ; et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube, les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane, j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu, sans une certaine joie belliqueuse, la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées, d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau. » Il y a certes dans ce morceau plus d'art que dans celui de Vauvenargues, mais moins de sentiment, une imagination plus riche et plus colorée, mais une sincérité moins touchante et moins ingénue.

situations désespérées, dit Vauvenargues, on peut prendre des partis violents; mais il faut qu'elles soient désespérées. Les grands hommes s'y abandonnent quelquefois par une secrète confiance aux ressources qu'ils ont pour subsister dans les extrémités ou pour en sortir à leur gloire.... Si on est obligé de prendre des résolutions extrêmes, il faut les embrasser avec courage et sans prendre conseil des gens médiocres[1]. »

Il n'est pas jusqu'aux fibres de son cœur qui, dans cette vie si bien faite pour l'endurcissement, ne fussent devenues plus sensibles encore et plus tendres.

L'*Éloge funèbre* qu'il composa à cette époque pour le jeune de Seytres, mort à dix-huit ans pendant le siège de Prague, nous en est un touchant témoignage. De Seytres était sous-lieutenant dans le régiment de Vauvenargues, et celui-ci s'était pris pour lui d'une profonde affection. C'était une intimité d'intelligence et de sentiment qui allait jusqu'à la piété et à la tendresse. « Naturellement plein de grâce, dit-il en nous le dépeignant, les traits ingénus, l'air ouvert, la physionomie noble et sage, le regard doux et pénétrant, on ne le voyait pas avec indifférence; d'abord son aimable extérieur prévenait tous les cœurs pour lui, et

1. *Conseils à un jeune homme*, § 6.

quand on était à portée de connaître son caractère, alors il fallait adorer la beauté de son naturel. »

Vauvenargues aimait surtout de Seytres parce qu'il se reconnaissait en lui : « Seytres était né ardent, nous dit-il encore; son imagination le portait au delà des amusements de son âge et n'était jamais satisfaite; tantôt on remarquait en lui quelque chose de dégagé et comme au-dessus du plaisir, dans les chaînes du plaisir même; tantôt il semblait qu'épuisée, desséchée par son propre feu, son âme abattue languissait de cette langueur passionnée qui consume un esprit trop vif; et ceux qui confondent les traits et la ressemblance des choses le trouvaient alors indolent. Mais sa paresse n'avait rien de faible ni de lent; on y aurait remarqué plutôt quelque chose de vif et de fier. » Et, ainsi qu'il arrive lorsqu'on aime, il s'était fait de son ami une image idéale qui se confondait avec son propre idéal : « Tu ne m'as connu qu'un moment; et lorsque nous nous sommes connus, j'avais rendu mille fois en secret un hommage mystérieux à tes vertus.... Hélas, je croyais posséder l'objet d'une si touchante illusion et je l'ai perdu pour toujours. » Malgré quelques parties déclamatoires, ce discours funèbre fait honneur à celui qui s'y est épanché. Quand Voltaire en prit connaissance deux ans plus tard, il ne s'y trompa point : « Voilà, dit-il, la première oraison funèbre que le cœur ait dictée; toutes

les autres sont l'ouvrage de la vanité. » C'était bien, en effet, dans la sincérité de sa douleur que Vauvenargues l'avait composée, et il aurait pu y mettre la belle épigraphe qu'on voit en tête d'un acte de fondation pieuse du XIe siècle : « *Pro remedio animæ meæ.* — Pour le soulagement de mon âme. »

Quant à sa pensée, jamais Vauvenargues ne l'avait sentie plus active que pendant ces deux années de campagne : elle s'était étendue et fortifiée au contact des faits et dans la variété des situations. Le soir, au bivouac ou sous la tente, il avait trouvé le moyen de noter les idées qui lui étaient venues pendant le jour; il avait profité des repos du cantonnement ou de ses loisirs à Prague pour les ordonner et les développer; et il avait ainsi rapporté dans ses bagages un *Discours sur la gloire*, un *Discours sur les plaisirs*, les *Conseils à un jeune homme* (tous ces écrits avaient été composés pour de Seytres), un *Parallèle entre Corneille et Racine*, un *Fragment sur les orateurs* et une *Méditation sur la foi.*

Mais, comme il n'est pas d'exemple que l'expérience n'entraîne avec soi quelque désillusion, quand Vauvenargues revint en France, au mois de décembre 1743, un grand changement s'était produit dans les idées qu'il s'était formées jusqu'alors sur le but et la direction de sa vie.

CHAPITRE II

VAUVENARGUES ÉCRIVAIN. AMITIÉ DE VOLTAIRE. DERNIÈRES ANNÉES.

D'abord, l'état de sa santé, ruinée par deux campagnes successives, lui faisait une obligation de renoncer à la vie militaire : les plaies de ses membres gelés pendant la retraite de Prague se rouvraient; ses yeux perdaient la vue; son corps anémié était perclus de douleurs : et il n'avait que vingt-neuf ans.

Ensuite, le prestige de la carrière des armes, que les médiocrités de la vie de garnison n'avaient pu autrefois ternir à ses yeux, n'avait pas résisté à l'épreuve de la guerre d'Allemagne. On avait affronté les plus grands périls; on avait enduré les plus cruelles misères : on n'avait pas rapporté de gloire. Il avait vu Belle-Isle, ce grand ambitieux qui rêvait aussi d'égaler Richelieu et Turenne,

tombé du haut de ses espérances, vaincu et disgracié. Il avait assisté en Bohême aux querelles mesquines et désastreuses des maréchaux. Lorsqu'il gisait à l'hôpital, souffrant d'épuisement et des meurtrissures de ses jambes, il avait pu y percevoir l'écho des plaisanteries et des railleries par lesquelles on avait accueilli à Paris et à Versailles la nouvelle de cette retraite héroïque où une armée française s'était sacrifiée pour sauver son honneur :

Quand Belle-Isle partit,
Une nuit,
De Prague à petit bruit,
Il disait à la lune :
« Lumière de mes jours,
Astre de ma fortune,
Prolongez votre cours ».
Pour un plus grand dessein,
Un matin,
Josué fit soudain
Retourner en arrière
L'astre brillant du jour;
Il cherchait la lumière;
Fouquet la craint toujours.

Frédéric II, qui nous a fait la honte de consigner ce couplet dans son *Histoire*, a ajouté : « En pareille occasion, on aurait jeûné à Londres, exposé le sacrement à Rome, coupé des têtes à Vienne; il valait encore mieux se consoler par une épigramme ».

L'esprit même de l'armée était bien changé

depuis que Vauvenargues y avait débuté. La discipline avait perdu toute vigueur et tout ressort, non seulement dans la troupe, mais parmi les officiers : les désordres et les vices qui allaient éclater pendant la guerre de Sept Ans étaient nés pendant la guerre de la succession d'Autriche. Les impressions désolantes que Vauvenargues rapportait d'Allemagne à cet égard se retrouvent dans un curieux fragment qu'il avait intitulé lui-même : *Sur les armées d'à présent.* « Le courage, dit-il, que nos ancêtres admiraient comme la première des vertus, n'est plus regardé, peu s'en faut, que comme une erreur populaire; et, quoique tous n'osent avouer dans leurs discours ce sentiment, leur conduite le manifeste. Le service de la patrie passe pour une vieille mode, pour un préjugé; on ne voit plus dans les armées que dégoût, ennui, négligence, murmures insolents et téméraires; le luxe et la mollesse s'y produisent avec la même effronterie qu'au sein de la paix; et ceux qui pourraient, par l'autorité de leurs emplois, arrêter le progrès du mal, l'entretiennent par leur exemple. Des jeunes gens, poussés par la faveur au delà de leurs talents et de leur âge, font ouvertement mépris de ces places qu'ils ne méritent pas, en effet, d'occuper; des grands, qui seraient tenus, par le seul respect de leur nom, à cultiver l'estime et l'affection de leurs troupes, se cachent, puisqu'il faut le dire, ou se

cantonnent, et forment jusque dans les camps de petites sociétés où ils s'entretiennent encore du *bon ton*, et regrettent l'oisiveté et les délices de Paris. Ces messieurs s'ennuient du genre de vie que l'on mène à l'armée ; et comment pourraient-ils s'en contenter, n'ayant ni le talent de la guerre, ni l'estime de leurs troupes, ni le goût de la gloire ? » Et il achève le tableau par cette phrase où l'allusion personnelle est évidente : « Pendant ce temps, les officiers sont accablés de dépenses que le faste des supérieurs introduit et favorise ; et bientôt le dérangement de leurs affaires, ou l'impossibilité de parvenir et de mettre en pratique leurs talents, les obligent à se retirer, parce que les gens de courage ne sauraient longtemps souffrir l'injustice ouverte, et que ceux qui travaillent pour la gloire ne peuvent se fixer à un état où l'on ne recueille aujourd'hui que de la honte ».

Ces diverses raisons mûrement considérées, le parti d'abandonner le service militaire s'était arrêté dans son esprit. L'ambition littéraire était étrangère à cette décision, et les conseils de Mirabeau n'y étaient pour rien. A cette époque de sa vie, Vauvenargues conservait encore un goût trop vif de l'action extérieure pour se laisser attirer vers la carrière des lettres. Il songeait à la diplomatie.

Cette idée s'était présentée déjà à son esprit quelques mois auparavant, dans l'intervalle des deux

expéditions d'Allemagne; mais la reprise des hostilités l'avait empêché d'y donner suite. Il avait fait choix de cette carrière, d'abord parce qu'elle était à ses yeux une forme de l'action noble, brillante et telle qu'il la souhaitait, ensuite parce qu'il se reconnaissait une secrète disposition à la bien parcourir. Le renom d'un d'Ossat, d'un Richelieu, d'un William Temple lui paraissait digne de son ambition, et il s'attribuait plus d'un titre à y prétendre, entre autres la connaissance de l'âme humaine et cet « esprit de manège » dont il a parlé si ingénieusement et qui consiste à pénétrer les consciences, à s'insinuer dans le cœur des hommes, à leur arracher leur secret pour les gouverner[1]. Enfin, il pensait que « les grandes places instruisent promptement les grands esprits », et comme il se sentait l'âme haute, il se croyait propre aux plus hauts emplois.

A cet égard, Vauvenargues se faisait quelque illusion. Ses écrits ne dénotent nullement l'aptitude qu'il se croyait à la gestion des intérêts publics. Les considérations politiques que lui ont suggérées ses lectures ne portent pas le caractère précis et positif qui est la qualité essentielle de ces sortes de réflexions; l'idée morale y tient trop de place; et, si l'on y reconnaît presque toujours la pensée élevée du philosophe ou l'imagination char-

1. *Essai sur quelques caractères*, § 33.

mante du poète, on n'y rencontre jamais les vues claires et pratiques de l'homme d'État. Quant aux opinions qu'il s'était formées au contact des faits, elles ne révèlent en lui qu'une intelligence médiocre des affaires administratives et diplomatiques. Sous ce rapport, le grand conflit européen dont il a eu pendant deux ans le spectacle sous les yeux, ne lui a rien appris. Dans la guerre de la succession d'Autriche il n'a pas su voir au delà du cercle de son observation immédiate : le sens et la portée des graves questions qui se débattaient au centre de l'Allemagne semblent lui avoir tout à fait échappé. Supposez, au contraire, un Retz participant aux mêmes événements, témoin des folles ambitions de Belle-Isle, de l'héroïsme de Marie-Thérèse, des convoitises et des intrigues de Frédéric, comme il eût vivement saisi l'ensemble et le détail des choses! quelle collection originale de maximes politiques on eût certainement tirée du recueil de ses impressions quotidiennes!

Quoi qu'il en soit, dès son retour à Arras (décembre 1743), Vauvenargues résolut de mettre son projet à exécution et, sans plus tarder, il adressa au roi la requête suivante :

« Sire,

« Pénétré de servir, depuis neuf ans, sans espérance, dans les emplois subalternes de la guerre,

avec une faible santé, je me mets aux pieds de Votre Majesté, et la supplie très humblement de me faire passer du service des armées, où j'ai le malheur d'être inutile, à celui des affaires étrangères, où mon application peut me rendre plus propre. Je n'oserais dire à Votre Majesté ce qui m'inspire la hardiesse de lui demander cette grâce; mais peut-être est-il difficile qu'une confiance si extraordinaire se trouve dans un homme tel que moi, sans quelque mérite qui la justifie.

« Il n'est pas besoin de rappeler à Votre Majesté quels hommes ont été employés, dans tous les temps, et dans les affaires les plus difficiles, avec le plus de bonheur. Votre Majesté sait que ce sont ceux-là mêmes qu'il semblait que la fortune en eût le plus éloignés. Et qui doit, en effet, servir Votre Majesté avec plus de zèle qu'un gentilhomme qui, n'étant pas né à la cour, n'a rien à espérer que de son maître et de ses services? Je crois sentir, Sire, en moi-même, que je suis appelé à cet honneur, par quelque chose de plus invincible et de plus noble que l'ambition. »

Cette lettre et celle qu'il envoyait par le même courrier à Amelot, ministre des affaires étrangères, pour solliciter un emploi dans son département, étant restées sans réponse, Vauvenargues revint bientôt à la charge avec une certaine vivacité. « Je suis sensiblement touché, écrivait-il de

nouveau au ministre, que la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, et celle que j'ai pris la liberté de vous adresser pour le roi, n'aient pas pu attirer votre attention. Il n'est pas surprenant, peut-être, qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps d'examiner de telles lettres; mais, monseigneur, me permettez-vous de vous dire que c'est cette impossibilité morale où se trouve un gentilhomme qui n'a que du zèle, de parvenir jusqu'à son maître, qui fait le découragement que l'on remarque parmi la noblesse des provinces, et qui éteint toute émulation ?

« J'ai passé, monseigneur, toute ma jeunesse loin des distractions du monde, pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait, et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait, du moins, au niveau de ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs. Je suis pénétré, monseigneur, qu'une confiance, que j'avais principalement fondée sur l'amour de mon devoir, se trouve entièrement déçue. Ma santé ne me permettant plus de continuer mes services à la guerre, je viens d'écrire à M. le duc de Biron, pour le prier de nommer à mon emploi. Je n'ai pu, dans une situation si malheureuse, me refuser de vous faire connaître mon désespoir : pardonnez-moi, monseigneur, s'il me dicte quelque expression qui ne soit

pas assez mesurée. Je suis, avec le plus profond respect, etc. »

Il est probable que cette seconde requête, malgré une réponse assez vague d'Amelot, n'aurait pas eu plus de succès que la première, si une influence puissante ne s'était exercée en faveur du jeune officier démissionnaire, celle de Voltaire.

Le protecteur et le protégé ne se connaissaient que depuis peu de temps, et leurs relations forment un des chapitres les plus curieux de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

Pendant le court séjour que Vauvenargues avait fait en France pour rétablir ses forces, entre la retraite de Prague et la campagne de Dettingen, il avait eu l'idée d'écrire à Voltaire, qu'il n'avait jamais vu, pour soumettre à son autorité une question de critique qui depuis longtemps, disait-il, le préoccupait, celle de la grandeur respective des génies de Corneille et de Racine. Il reprochait à l'auteur du *Cid* la recherche des âmes et des situations extraordinaires, le caractère forcé et « supérieur à la nature » de tous ses héros, l'impuissance à « donner de la vie à ses propres inventions », le mauvais goût, l'emphase et la déclamation ; il lui reprochait surtout de s'être inspiré des Latins et des Espagnols, et d'avoir préféré leur « enflure » à la simplicité noble et touchante des « divins génies de la Grèce ». Et il poursui-

vait : « Racine n'est pas sans défauts : quel homme en fut jamais exempt? mais qui donna, jamais, au théâtre, plus de pompe et de dignité? qui éleva plus haut la parole, et y versa plus de douceur? Quelle facilité, quelle abondance, quelle poésie, quelles images, quel sublime dans *Athalie*, quel art dans tout ce qu'il a fait! quels caractères! Et n'est-ce pas encore une chose admirable qu'il ait su mêler aux passions, et à toute la véhémence et à la naïveté du sentiment, tout l'or de l'imagination? En un mot, il me semble aussi supérieur à Corneille par la poésie et le génie, que par l'esprit, le goût et la délicatesse. » — « Les héros de Corneille, écrivait-il encore, disent de grandes choses sans les inspirer; ceux de Racine les inspirent sans les dire. »

Peut-être se montrait-il trop sensible aux défauts de Corneille, à cette grandeur outrée, bien différente en effet de la grandeur vraie, et n'admirait-il pas assez franchement les parties supérieures de ce puissant génie. Mais jamais on n'avait encore mieux apprécié, mieux « aimé » plutôt Racine; car dans le sentiment que Vauvenargues exprime à son égard il y a presque de la tendresse.

Au ton de cette lettre, à des réflexions telles que celle-ci : « De mille personnes qui lisent il n'y en a peut-être pas une qui ne préfère en secret l'esprit de M. de Fontenelle au sublime de M. de

Meaux, et l'imagination des *Lettres persanes* à la perfection des *Lettres provinciales*; c'est que les choses ne font impression sur les hommes que selon la proportion qu'elles ont avec leur génie »; à toutes ces marques d'une pensée originale et forte, Voltaire discerna avec une sûreté de coup d'œil qui fait honneur à sa critique le talent inconnu qui s'adressait à lui. Il prit aussitôt la plume et expédia « à Monsieur de Vauvenargues, capitaine au Régiment du Roi », une réponse fort longue : « Depuis que j'entends raisonner sur le goût, lui disait-il, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il n'y avait pas quatre hommes, dans le siècle passé, qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur; vous sentez, monsieur, et vous exprimez cette vérité, en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut; mais, en même temps, je suis persuadé que ce même goût, qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille. » Et Voltaire terminait sa lettre par ces mots qui, sous sa plume, étaient un singulier hom-

mage : « Je suis fâché que le parti des armes, que vous avez pris, vous éloigne d'une ville où je serais à portée de m'éclairer de vos lumières » (15 avril 1743).

L'auteur de *Zaïre* et des *Lettres philosophiques* joignait à sa réponse un exemplaire de tous ses ouvrages.

La dispute sur la préférence de Racine à Corneille n'offre plus grand intérêt à nos yeux, et ces sortes de jugements, dans ce qu'ils ont d'absolu, nous semblent aujourd'hui peu sérieux en matière d'art et de littérature. Cinquante années après Vauvenargues, Schiller, Schlegel, et toute l'école allemande avec eux, pourront rouvrir le débat et se prononcer aussi en faveur de Racine, sans que la question ait fait un pas. Mais cet échange de vues était un heureux début pour le jeune penseur, encore sans nom, auprès de l'illustre écrivain qui possédait la faveur publique. Quand leurs relations, interrompues un instant par la campagne d'été de 1743, se renouèrent, la sympathie intellectuelle de Voltaire pour Vauvenargues était devenue de l'amitié.

Cette amitié fut marquée dans le cœur de Voltaire d'un caractère qu'aucun de ses attachements ne porta jamais; il éprouvait en présence de Vauvenargues un sentiment que personne au monde ne sut lui inspirer et qui semblait même étranger à

sa nature : le respect. Dès le début de leurs rapports et malgré la différence des âges (Voltaire avait 49 ans lorsqu'ils se connurent), il subit l'ascendant moral de son jeune ami ; il reconnaissait en lui une créature d'élite, une âme d'une autre race, un être supérieur à son temps : « Ce siècle, lui disait-il, ne vous méritait pas ; mais enfin il vous possède, et je bénis la nature ».

Marmontel, introduit dans l'intimité de ces deux rares esprits, a tracé dans ses *Mémoires* un tableau charmant des entretiens où chacun d'eux livrait le meilleur de soi, ce qu'il avait de plus vif, de plus naturel et de plus convaincu : « Les conversations de Voltaire et de Vauvenargues, écrit-il, étaient ce que jamais on peut entendre de plus riche et de plus fécond. C'était, du côté de Voltaire, une abondance intarissable de faits intéressants et de traits de lumière. C'était, du côté de Vauvenargues, une éloquence pleine d'aménité, de grâce et de sagesse. Jamais dans la dispute on ne mit tant d'esprit, de douceur et de bonne foi, et, ce qui me charmait plus encore, c'était, d'un côté, le respect de Vauvenargues pour le génie de Voltaire, et, de l'autre, la tendre vénération de Voltaire pour la vertu de Vauvenargues : l'un et l'autre, sans se flatter, ni par de vaines adulations, ni par de molles complaisances, s'honoraient à mes yeux par une liberté de pensée qui ne troublait jamais l'harmonie et l'accord de

leurs sentiments mutuels [1]. » Et, quarante ans plus tard, le même Marmontel, se rappelant avec émotion ces belles heures de sa jeunesse, se prenait à regretter que l'auteur de *Zaïre* n'eût pas fait pour Vauvenargues ce que Platon et Xénophon avaient fait pour Socrate, et n'eût pas fixé, en quelques *Dialogues* de forme antique, le souvenir et comme le parfum de ces entretiens exquis [2].

La correspondance qu'échangeaient les deux amis ne témoigne pas seulement de la tendre affection qui les unissait; elle révèle encore le prix que Voltaire — si impatient, par nature, de toute critique, si indocile aux conseils — attachait aux jugements littéraires de son jeune confident. Je citerai, à cet égard, une lettre de Vauvenargues, écrite en mai 1746, alors que Voltaire mettait la dernière main à sa tragédie de *Sémiramis* [3]. On sait que l'auteur de *Mérope,* jaloux des succès du vieux Crébillon, irrité de l'entendre appeler « le Sophocle du siècle », indigné de la préférence qu'on affectait de donner à *Rhadamiste* et *Catilina* sur *Zaïre* et *Mahomet,* avait résolu d'affirmer sa supériorité

1. *Mémoires*, liv. III.
2. Lettre à Mme d'Espagnac, 6 octobre 1796.
3. La tragédie de *Sémiramis*, composée dans les premiers mois de 1746, pour les relevailles de la dauphine Marie-Thérèse, ne put être représentée que deux ans et demi plus tard, le 29 août 1748, à cause de la mort de cette princesse.

par un chef-d'œuvre indiscutable et d'écraser par un coup de maître le rival qu'on prétendait lui opposer. Afin de mieux marquer son intention et de donner plus d'éclat à son triomphe, il avait fait choix du sujet de *Sémiramis* que trente ans auparavant Crébillon, alors dans la force de son talent, avait déjà mis à la scène. Les circonstances dans lesquelles Voltaire allait affronter le jugement du public avaient donc une particulière gravité. Sa tragédie terminée, il en adressa aussitôt le manuscrit à son ami et sollicita avec instance sa critique. Voici avec quel tact Vauvenargues sut ménager l'amour-propre du grand écrivain qui le consultait et lui faire entendre un sage avis :

« Ce qui a fait que je vous ai si peu parlé de votre tragédie est que mes yeux souffraient extrêmement lorsque je l'ai lue et que j'en aurais mal jugé après une lecture si mal faite. Elle m'a paru pleine de beautés sublimes. Vos ennemis répandent dans le monde qu'il n'y a que votre premier acte qui soit supportable et que le reste est mal conduit et mal écrit. On n'a jamais été si horriblement déchaîné contre vous qu'on l'est depuis quatre mois. Vous devez vous attendre que la plupart des gens de lettres de Paris feront les derniers efforts pour faire tomber votre pièce. Le succès médiocre de *la Princesse de Navarre* et du *Temple de la gloire* leur fait déjà dire que vous

n'avez plus de génie. Je suis si choqué de ces impertinences qu'elles me dégoûtent non seulement des gens de lettres, mais des lettres mêmes. *Je vous conjure, mon cher maître, de polir si bien votre ouvrage qu'il ne reste à l'envie aucun prétexte pour l'attaquer.* Je m'intéresse tendrement à votre gloire, et j'espère que vous pardonnerez au zèle de l'amitié ce conseil dont vous n'avez pas besoin [1]. »

Tant que Vauvenargues vécut, Voltaire lui prodigua les preuves de son affection; quand la mort les eut séparés, l'illustre écrivain se fit un pieux devoir de rendre à son ami disparu un hommage public de tendresse et de vénération. Un *Éloge funèbre des officiers morts pendant la guerre de 1741* lui servit de prétexte à consacrer cette chère mémoire. « Par quel prodige avais-tu, à l'âge de vingt-cinq ans, la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres? Comment avais-tu pris un essor si haut dans le siècle des petitesses? Et comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur et cette force de génie? Je sentirai longtemps avec amertume le prix de ton amitié.... C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce

1. Voir, en tête du volume, le fac-similé de cette lettre, dont l'original est aux manuscrits du British Museum (Eg. 41). Bien que non datée, elle est certainement du lundi 23 mai 1746, car elle répond à un billet de Voltaire écrit la veille et qui porte la date du dimanche 22 mai 1746.

dessein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs de l'État, pour élever aussi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette consolation », etc. Après ce morceau on peut relire la belle page de Pline sur la mort de Corellius Rufus, ou bien encore l'admirable lettre de Montaigne sur la mort de La Boétie : c'est le même sentiment, aussi pur et aussi touchant. A travers les âges, l'âme humaine est constante à elle-même : les fibres profondes rendent toujours les mêmes accents.

On s'est demandé quelle eût été, si Vauvenargues avait vécu, son influence sur Voltaire. Il y avait entre eux une trop grande différence de nature et une trop forte disproportion de génie pour que cette action fût sérieuse. Et puis, pour dire toute ma pensée, je ne crois pas que leur intimité eût beaucoup duré : elle était nécessairement fragile et éphémère. Le temps était passé de ces grandes amitiés littéraires dont l'antiquité, la Renaissance et le XVIIe siècle nous ont laissé de si beaux exemples. Ces nobles commerces des esprits et des âmes, qui faisaient le charme et la dignité de toute une vie, n'étaient plus possibles au siècle de Louis XV où les rivalités étaient si vives, où les amours-propres étaient si follement excités, où les parties les plus susceptibles de la personnalité humaine étaient exposées à de continuels froissements.

Sainte-Beuve pensait de même lorsqu'il écrivait en un chapitre de *Port-Royal* : « Pour exprimer toute ma superstition sur Vauvenargues, je me l'imagine en vérité comme le génie de Voltaire même, comme ce bon ange terrestre qui quelquefois nous accompagne ici-bas dans une partie du chemin sous la figure d'un ami. Mais il vient un moment où la mesure est comblée; *l'ange remonte*; le bon témoin, le génie sérieux, solide, pathétique et clément, se retire trop offensé. Vauvenargues mourut et Voltaire, destitué de tout garant, alla de plus en plus à l'ironie, à la bouffonnerie sanglante, au ricanement de Pangloss, et à ne voir volontiers dans l'espèce entière qu'une race de Welches, une troupe de singes. »

A peine rentré en France (décembre 1743), Vauvenargues sentit les effets de la protection de Voltaire. Celui-ci, sans attendre d'en recevoir la confidence, avait pressenti que le génie (c'est le mot dont il se servait dès la seconde lettre) de son jeune ami devait se trouver à l'étroit dans la carrière militaire et ne pouvait s'y développer. « Je vous avoue, lui écrivait-il, que je suis encore plus étonné que je ne l'étais que vous fassiez un métier, très noble à la vérité, mais un peu barbare, et aussi propre aux hommes communs et bornés qu'aux gens d'esprit. » Et il s'occupa aussitôt de trouver un autre emploi à son talent.

Voltaire était alors dans une période de faveur à la cour. Il revenait de sa fameuse ambassade à Berlin, et, si cette mission n'avait pas eu le succès qu'il en espérait, elle lui avait donné du moins un certain crédit au Département des Affaires étrangères. Il reprit à son compte les démarches que Vauvenargues avait tentées en vain auprès du ministre Amelot, et il eut la satisfaction d'annoncer bientôt à son jeune ami la promesse formelle d'une prochaine nomination dans la diplomatie.

Quand Vauvenargues reçut en Provence, où il était allé chercher un peu de repos, cette heureuse nouvelle, il n'était plus temps pour lui d'en profiter : toutes ses espérances venaient de s'écrouler. Une petite vérole, de l'espèce la plus maligne, qui l'avait mis au plus mal, avait ruiné à jamais sa santé déjà si délicate. Défiguré par les traces de la maladie [1], souffrant de la poitrine, presque privé de la vue, tout le corps perclus et épuisé, il se vit obligé de remercier le ministre des desseins qu'il avait eus un instant sur lui.

Quand on s'est proposé comme but dans l'existence la gloire, quand on a pris pour seul idéal l'ac-

1. L'altération que les marques de la petite vérole avaient fait subir à sa physionomie lui était particulièrement pénible; elle lui causait un regret dont il a donné quelque part une explication assez touchante, lorsqu'il a parlé « de ces accidents qui défigurent les traits naturels et *qui empêchent que l'âme ne se manifeste* ».

tion, quand on n'a rien ménagé pour réaliser son rêve, le coup est rude de se trouver, à trente ans, sans état, sans fortune, avec à peine la force de vivre. Cependant, Vauvenargues ne perdit pas courage; il pensait déjà que « le désespoir est la pire de nos erreurs », et tout ce qu'il y avait en lui d'ardeur et de fierté protesta contre la destinée qui l'accablait. Il était aussi de race trop haute pour tomber dans le défaut commun des natures vulgaires que les revers immérités et les déceptions prématurées aigrissent ou dépravent à jamais : il garda sa sérénité, son amour de la vie, sa sympathie aux choses, son indulgence aux hommes. Mais si son âme sortait intacte, fortifiée même de cette épreuve, c'est par d'autres voies qu'elle devait désormais poursuivre son idéal. Puisque l'action effective, l'action réelle — celle qui se déploie dans la carrière des armes comme celle qui s'exerce dans la politique, — lui était interdite, il se rejeta vers l'action par la pensée.

Ce fut là, j'imagine, une heure grave et douloureuse, une de ces luttes intimes où se décide la destinée morale d'un homme.

Des considérations d'ordre très différent aggravaient, pour Vauvenargues, l'intensité de cette crise de conscience.

D'abord, le sort même de sa vie matérielle était en jeu. Sa famille, ne pouvant lui assurer une exis-

tence indépendante, cherchait à le retenir en Provence; mais il sentait que le séjour de Paris, où l'appelaient à la fois l'amitié de Mirabeau et les conseils affectueux de Voltaire, était nécessaire à son développement intellectuel et moral, et que vivre dans la retraite au château de Vauvenargues, c'était se condamner à l'impuissance et à l'étiolement : si étroite et si pénible que dût être sa vie à Paris, il la préférait cent fois à celle où on voulait le contraindre, parce qu'il l'estimait seule digne de lui. Son père opposa à ces projets une résistance qui semble avoir été assez vive, soit qu'il les désapprouvât formellement [1], soit que, par tendresse pour son fils, il ne le vît pas sans inquiétude s'engager, loin de lui, dans une existence qui serait pleine de risques, de difficultés et de misères. A défaut de documents explicites sur ce point de la vie de Vauvenargues, la biographie d'un autre penseur — bien différent par la forme du génie et

1. Vauvenargues semble avoir fait allusion à cette désapprobation dans un fragment de l'*Essai sur quelques caractères* (§ 47); les détails en sont curieux : « Anselme est outré que son fils témoigne du goût pour les sciences; il lui brûle ses papiers et ses livres, et comme il a su que ce jeune homme avait fait un souper avec des gens de lettres, il l'a menacé de l'envoyer à la campagne, s'il continuait à voir *mauvaise compagnie*. « Que ne lisez-vous, lui dit-il, puisque « vous aimez la lecture, l'histoire de votre maison? Vous ne « trouverez pas là des savants, mais des hommes de la bonne « sorte; c'est vous qui serez le premier pédant de votre « race!

par les idées, mais égal par la noblesse du caractère et presque parent par l'infortune — Leopardi, — suffirait à nous instruire : les supplications éloquentes que le poète-philosophe italien adressait au comte Monaldo pour se soustraire à l'atmosphère étouffante de Recanati nous donnent, sans doute, le ton et le sens de celles que le vieux marquis de Vauvenargues dut entendre de son fils. Celui-ci (comme il advint aussi à Leopardi) finit cependant par passer outre aux volontés paternelles et sacrifia le bien-être, dont son corps épuisé de maux avait tant besoin, aux fins supérieures que poursuivait sa pensée.

Pour une âme forte et courageuse, le renoncement aux commodités de la vie était encore facile; mais l'adoption de la carrière des lettres entraînait pour Vauvenargues un sacrifice d'un autre genre et qui dut paraître plus pénible à sa nature fière, sensible à l'excès, toute pénétrée des traditions et des préjugés de sa race.

C'était, en effet, un parti délicat pour un gentilhomme de faire profession de littérature. Dans l'armée, où Vauvenargues avait vécu jusqu'alors, un esprit très étroit régnait à cet égard, beaucoup plus étroit que dans la société aristocratique de Versailles et de Paris qui, en rapports plus directs avec les hommes de lettres, savait déjà fort bien les attirer et les flatter, si du moins elle ne les

estimait. Il était assez naturel aussi, assez humain que Vauvenargues, dont le marquisat n'était pas ancien, n'eût pas l'esprit très libéral sur ce point, et hésitât à s'élancer dans une voie où un Bussy et un La Rochefoucauld n'avaient pas craint de déroger.

Mais ce n'étaient pas seulement des préjugés de caste, c'étaient aussi des répugnances de tempérament qui l'arrêtaient. Vers le temps de la Régence, l'écrivain, tel qu'il existait au XVIIe siècle, s'était transformé en homme de lettres; il ne vivait plus hors du monde ou sur les confins du monde; il s'y était mêlé, et sa moralité y avait considérablement perdu. A quelques exceptions près, il n'est pas de race plus méprisable que cette gent littéraire du XVIIIe siècle, plate, servile, orgueilleuse, libertine, débraillée, vivant à l'aventure ou entretenue des pensions qu'elle mendiait, parasite et payant son écot d'une saillie, d'une flatterie ou d'une épigramme, masquant la bassesse de son âme sous l'insolence de ses propos, sans caractère ni dignité. S'il ne la connaissait pas encore d'expérience, Vauvenargues la devinait fort bien, et lorsque Mirabeau, dont la nature se froissait moins facilement, lui en vantait l'agréable commerce, il répondait d'instinct à son ami : « Je vous dirai franchement qu'ôtez quelques grands génies dont je respecte les noms, le reste ne m'impose pas » ; et

il leur adressait le plus grave de tous les reproches, celui de « ne point sentir et de n'avoir point d'âme ».

Il faudra que de grands changements se soient opérés dans l'esprit de Vauvenargues, qu'il ait beaucoup souffert et beaucoup pensé, pour qu'il en arrive à déclarer « qu'il vaut mieux déroger à sa qualité qu'à son génie ». Et encore ne se sera-t-il pas assez affranchi de ses préjugés et de ses scrupules pour consentir à signer de son titre [1] et de son nom son premier livre, le seul qui ait été publié de son vivant.

Mais ces diverses considérations, si importantes qu'elles fussent, ne durent tenir cependant qu'une place secondaire dans la crise que traversait alors Vauvenargues. Le point capital de ce conflit intime fut l'antithèse absolue, la séparation profonde qu'il apercevait entre le monde de l'action et celui de la pensée. A ses yeux, il n'existait encore qu'une seule forme d'action, celle qui se traduit dans toutes les manifestations extérieures de notre activité. Il ne savait pas que, à côté de ce mode d'activité dont le monde sensible est le théâtre, il en existe un autre qui s'exerce non pas dans la réalité immédiate de la vie, mais dans une réalité supérieure, dans le monde

1. Vauvenargues avait pris le titre de marquis, du vivant même de son père; car celui-ci lui survécut de près de quinze ans.

idéal. Il ne voyait pas clairement qu'une pensée est aussi une action, moins perceptible sans doute aux yeux du vulgaire, moins prompte peut-être dans ses effets, mais mille fois plus durable et plus lointaine dans ses résultats, infiniment puissante et féconde dans ses répercussions mystérieuses, et que si, dans l'ordre des faits, il est peu d'actes humains dont les conséquences aient de beaucoup survécu à celui qui l'exécute, de beaux sentiments, de grandes idées opèrent à travers les siècles comme des actions continues et éternelles. Il ne pouvait pas savoir enfin que c'étaient Montesquieu, Voltaire et Rousseau qui seraient les maîtres de son siècle, que les plus grands faits d'ordre politique paraîtraient de bien modestes événements, comparés aux *Lettres philosophiques*, à l'*Esprit des lois* et au *Contrat social*, et que la longue série de guerres qui allait s'ouvrir cinquante années après lui, la plus prodigieuse dépense d'activités humaines que le monde ait jamais faite, aurait une action moins profonde sur les âmes et produirait des effets historiques moins durables que quelques paroles sonores échappées d'une bouche éloquente ou quelques pages légères dépositaires d'une pensée forte et hardie.

Vauvenargues a consigné en maint endroit de sa correspondance et de ses œuvres le souvenir des troubles qu'éprouva sa conscience à l'heure où il lui fallut choisir une carrière nouvelle et des regrets

que lui causa le renoncement à la vie active. « Je suis au désespoir, écrivait-il à son ami Saint-Vincens, d'être réduit à un parti qui me répugne dans le fond autant qu'il déplaît à ma famille; mais la nécessité n'a point de loi. » Ailleurs, parlant de l'homme d'action qui s'est condamné à être homme de lettres, il faisait allusion à ces « luttes intérieures » qu'il livre en lui « contre les *dégoûts* et les *humiliations* de son métier [1] ». Il déplorait aussi la triste condition de celui qui, tandis que les autres hommes accomplissent de brillantes existences, doit se résigner à les raconter. Il disait enfin, comme pour se consoler d'avoir abandonné les traces des héros de l'action, des Richelieu, des Condé, des Turenne : « Si nous ne sommes pas à même d'exécuter de si grandes choses que ces hommes illustres, qu'il paraisse du moins, par l'expression de nos pensées, que nous n'étions pas incapables de les concevoir [2] ».

Qui sait pourtant si la destinée ne lui fut pas charitable de le soustraire à l'obligation de poursuivre plus longtemps son glorieux idéal. Réunissait-il bien en lui les conditions nécessaires pour l'atteindre? Dans son amour de la vie active, ne se faisait-il pas illusion sur son aptitude à la pratiquer? Ses qualités étaient-elles vraiment celles par

1. *Essai sur quelques caractères*, § 60.
2. *Réflexions sur divers sujets*, § 52.

lesquelles on s'impose dans l'ordre positif et on triomphe des obstacles? J'imagine, au contraire, que ses scrupules, sa conscience, sa parfaite sincérité l'eussent mal servi dans son temps. Trop de délicatesse a toujours nui à l'action, et de quelque ardeur qu'on soit animé, on est mal armé pour agir sur un siècle de scepticisme et de frivolité quand on apporte au combat une âme trop pure et trop fière. Comment l'épreuve de la réalité lui eût-elle rendu son rêve?

C'est dans ces conditions, c'est dans cet état d'esprit que Vauvenargues arriva à Paris vers le milieu du mois de mai 1745. L'exiguïté de ses ressources l'obligeant à l'existence la plus humble, il s'installa dans une modeste maison meublée, l'hôtel de Tours, rue du Paon [1].

Il vécut là, fort retiré. On ne le vit ni au café Procope, proche de la Comédie, ni au café Pradot, au quai de l'École, où les gens de lettres s'assemblaient. L'esprit qui régnait dans ces réunions suffisait à l'en écarter. On ne le rencontra pas non plus dans le monde, dont il se tint toujours éloigné, autant par nécessité que par goût. Seuls quelques amis, Voltaire, d'Argental, Marmontel, le critique Bauvin, venaient par instants lui tenir compagnie et goûter le charme de son intimité.

1. Cette rue s'ouvrait alors près du couvent des Cordeliers, sur l'emplacement actuel de l'École de médecine.

Dans sa retraite de l'hôtel de Tours, Vauvenargues réalisa, à défaut du confort matériel, la condition première du bien-être moral, la solitude et le recueillement : loin des bruits du-dehors, il rentra dans son âme et se renferma dans sa pensée.

Ainsi, à trente ans, sans instruction sérieuse, avec peu de lecture, il allait se jeter dans la grande lutte qui s'ouvrait alors et qui devait remplir tout le siècle. Mais, à défaut de connaissances apprises et d'études préparatoires, il avait beaucoup vécu en lui-même et beaucoup réfléchi. Et puis, une flamme intérieure, cette fièvre d'action qui le consumait jusqu'au fond de son être, le forçait à agir dans le seul domaine qui lui restât ouvert, celui des idées.

Il se mit donc à l'œuvre, et, reprenant ses notes, développant ses observations, s'essayant à de plus vastes compositions, il publia, au mois de février 1746, sous le voile de l'anonyme, un volume in-12 de moins de 400 pages qui contenait une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain,* des *Réflexions sur divers sujets*, des *Conseils à un jeune homme*, des *Réflexions critiques sur divers poètes*, deux *Fragments sur les orateurs et sur La Bruyère*, une *Méditation sur la foi*, enfin une suite importante de *Paradoxes mêlés de Réflexions et de Maximes.*

Nul succès n'accueillit ce volume à son apparition; c'est à peine si la presse littéraire s'en occupa. Le

Mercure n'en parla point; le *Journal de Trévoux* le cita dans ses « nouvelles littéraires »; le *Journal des Savants*, plus consciencieux, en donna un compte rendu succinct, un « extrait », comme on disait alors. Marmontel, qui venait de fonder avec Bauvin *l'Observateur littéraire*[1], fit au livre de son ami l'honneur d'une étude plus étendue, tout en réservant quelque place aux critiques : « Je ne dissimulerai pas, disait-il en terminant, qu'on a trouvé quelques pensées obscures, quelques autres communes et peu intéressantes, et moins de paradoxes que le titre ne semblait en promettre; mais ceux mêmes qui font ces critiques sont les premiers à rendre justice à cet ouvrage où ils ont remarqué beaucoup de profondeur et d'invention pour le fond des choses et beaucoup de simplicité dans la manière dont elles sont offertes. C'est là ce qui doit être admiré de nos jours, où tout n'est que superficie, et faire oublier des défauts dont les ouvrages les plus achevés ne sont pas exempts. »

Lorsque les *Caractères* de La Bruyère avaient paru, en 1688, ils n'avaient guère trouvé meilleur accueil dans la presse du temps. « L'ouvrage de M. de La Bruyère ne peut être appelé livre que parce qu'il a une couverture et qu'il est relié comme les autres livres. Ce n'est qu'un amas de pensées déta-

1. Cette publication ne dura qu'une année.

chées. » Le *Mercure*, qui s'exprimait ainsi, concluait que l'ouvrage était « directement au-dessous de rien ». Quand l'exemple d'une telle injustice n'eût pas suffi à consoler Vauvenargues de l'indifférence du public à son égard, une approbation lui vint qui consacrait son talent mieux que ne l'eût fait toute la faveur du monde. Quelques jours à peine après la publication de son volume, il recevait de Voltaire ce billet :

« J'ai passé plusieurs fois chez vous pour vous remercier d'avoir donné au public des pensées au-dessus de lui.... Il y a un an que je dis que vous êtes un grand homme, et vous avez révélé mon secret! Je n'ai lu encore que les deux tiers de votre livre; je vais dévorer la troisième partie. Je l'ai porté aux antipodes, dont je reviendrai incessamment pour embrasser l'auteur, pour lui dire combien je l'aime, et avec quel transport je m'unis à la grandeur de son âme et à la sublimité de ses réflexions comme à l'humanité de son caractère.... Vous êtes l'homme que je n'osais espérer, et je vous conjure de m'aimer. »

La lecture achevée, il lui écrivait encore : « J'ai usé, mon très aimable philosophe, de la permission que vous m'avez donnée; j'ai crayonné [1] un des

1. L'exemplaire ainsi annoté au crayon de la main de Voltaire existe encore : il est déposé à la Bibliothèque d'Aix.

meilleurs livres que nous ayons en notre langue, après l'avoir lu avec un extrême recueillement. J'y ai admiré de nouveau cette belle âme si sublime, si éloquente et si vraie; cette foule d'idées neuves, ou rendues d'une manière si hardie, si précise; ces coups de pinceau si fiers et si tendres. Il ne tient qu'à vous de séparer cette profusion de diamants de quelques pierres fausses ou enchâssées d'une manière étrangère à notre langue; il faut que ce livre soit excellent d'un bout à l'autre; je vous conjure de faire cet honneur à notre nation et à vous-même, et de rendre ce service à l'esprit humain. Je me garde bien d'insister sur mes critiques; je les soumets à votre raison, à votre goût, et j'exclus l'amour-propre de notre tribunal. J'ai la plus grande impatience de vous embrasser. Adieu, belle âme et beau génie. » (13 mai 1746.) [1]

1. Pour suivre le conseil de Voltaire, Vauvenargues reprit aussitôt son œuvre et en prépara une seconde édition qui parut en 1747. « Je me suis attaché autant que j'ai pu, disait-il dans le *Discours préliminaire*, à corriger les fautes de langage qu'on m'a fait remarquer; j'ai retouché le style en beaucoup d'endroits..... J'ai supprimé plus de deux cents pensées, ou trop obscures, ou trop communes, ou inutiles. J'ai changé l'ordre des maximes que j'ai conservées, j'en ai expliqué quelques-unes, et j'en ai ajouté quelques autres.... »
En 1797, le marquis de Fortia d'Urban, qui avait obtenu de la famille et des amis de Vauvenargues quelques morceaux inédits, entreprit une nouvelle publication des œuvres qui formèrent deux volumes in-12.
Une quatrième édition suivit bientôt (Paris, 1806, 2 vol. in-8), précédée d'une étude de Suard sur *la Vie et les écrits*

La mâle et noble pensée qui, à l'âge où le commun des hommes prend à peine conscience de sa tâche, avait déjà produit une œuvre digne de tels éloges, allait brusquement s'éteindre.

Depuis son installation à Paris en mai 1745, la vie de Vauvenargues n'avait été qu'une longue agonie. Le mal dont il souffrait s'aggravait de jour en jour : la consomption le minait; les plaies de ses jambes gangrenées se rouvraient; un voile d'ombre descendait sur ses yeux à demi clos; la mort prenait lentement possession de son corps.

Par surcroît, les soucis matériels s'ajoutaient à ses maux physiques. Il était tombé dans un état voisin de la misère, et il devait en souffrir cruellement, car pour les natures délicates, pour celles qui vivent surtout de la vie intérieure, le pire inconvénient de la pauvreté n'est pas la privation du bien-être, mais le contre-coup qu'elle a sur l'activité de la pensée : la continuelle résistance des choses stérilise les talents les plus féconds et épuise les intelligences les plus vigoureuses.

Il y eut là, à de certaines heures, dans cette modeste retraite de la rue du Paon, un spectacle

de Vauvenargues, augmentée de quelques pages posthumes et accompagnée des notes de Voltaire et de Morellet.

Depuis lors, les œuvres de Vauvenargues ont été souvent réimprimées. La première édition critique est celle de Gilbert (2 vol. in-8°, 1857); la plus récente a paru chez Plon, 3 vol. in-16, 1874.

d'une rare grandeur morale, celui d'un homme jeune, ambitieux, épris de gloire, justement persuadé de sa valeur, conscient de l'œuvre qu'il portait en soi, n'ayant pourtant connu dans la vie que souffrances et déceptions, mais qui, à l'instant où la mort vient le saisir, n'a pas un mot d'amertume, pas un cri de révolte aux lèvres. Considérez ce que chacun de ces termes — jeunesse, ambition, passion de la gloire, sentiment de la valeur personnelle et conscience de l'œuvre à accomplir — justifierait seul de récriminations désespérées contre la destinée. Que de causes légitimes, semble-t-il, d'indignation et de rébellion!

Le cadre même dans lequel se déroulait ce drame intime le rendait plus poignant : une pauvre chambre d'hôtel, aux murs nus, à l'aspect froid et triste, à peine chauffée, mal éclairée, trop vaste encore pour les rares amis qui venaient apporter de temps à autre au mourant une parole de consolation et de soutien. Il a fallu — soyez-en persuadé — un moindre effort à André Chénier pour marcher avec courage à l'échafaud qu'à Vauvenargues pour mourir si noblement dans sa solitude misérable; car l'homme est un tel comédien qu'une grande mise en scène et le souci de l'effet à produire l'aident singulièrement à bien mourir.

Dans cette lente agonie qui dura plus d'un an, l'âme de Vauvenargues demeura-t-elle toujours

ferme, sereine et maîtresse d'elle-même? Non; par instants elle a payé tribut à la faiblesse humaine. C'est la loi commune : les consciences les plus fortes de l'humanité, au moment de l'épreuve suprême, ont eu, comme les autres, leur angoisse et leur détresse intime; mais la supériorité de leur nature les a si vite ressaisies, leur défaillance a été si courte et si secrète, que parfois le monde n'en a rien su.

J'imagine que chez Vauvenargues les heures de découragement coïncidèrent avec les rechutes de son mal, car, à deux ou trois reprises, une atténuation, un répit dans ses souffrances, peut-être simplement une de ces améliorations passagères que la volonté opiniâtre de vivre opère parfois chez les êtres pleins de jeunesse qui se sentent mourir, avaient fait luire à ses yeux des promesses trompeuses de guérison[1]. Mais bientôt, comme si l'infortuné n'avait repris de forces que pour mieux

1. C'est pendant une de ces intermittences de son mal que, recevant la nouvelle de l'invasion de la Provence par les Impériaux, il écrivit à Saint-Vincens la belle lettre à laquelle il est fait allusion plus loin (p. 141). « J'ai besoin de toute votre amitié, mon cher Saint-Vincens : toute la Provence est armée, et je suis ici bien tranquillement au coin de mon feu; le mauvais état de ma santé ne me justifie point assez, et je devrais être où sont tous les gentilshommes de la province. Offrez mes services pour quelque emploi que ce soit, et n'attendez point ma réponse pour agir; je me tiendrai heureux et honoré de tout ce que vous ferez pour moi et en mon nom. » (Paris, 24 novembre 1746.)

souffrir, la maladie poursuivait ses ravages et le torturait plus cruellement. Une grande tristesse alors remplissait son âme. Un instant, il douta de son œuvre qui avait été sa vie même; il douta s'il avait suivi la bonne voie, si, au lieu de vouloir « forcer l'avenir », il n'eût pas mieux fait de « proportionner ses espérances à son état et de mesurer ses entreprises à sa condition », si son ambition ne l'avait pas trompé, s'il n'était pas l'auteur responsable de son infortune.

Ces hésitations, ces regrets, nul de ses amis n'en reçut l'aveu. Voltaire a pu dire de lui : « Je l'ai vu le plus infortuné des hommes et le plus tranquille », et Marmontel a pu écrire : « Une sérénité inaltérable dérobait ses douleurs aux yeux de l'amitié.... Tandis que tout son corps tombait en dissolution, son âme conservait cette tranquillité parfaite dont jouissent les purs esprits. C'était avec lui qu'on apprenait à vivre, et qu'on apprenait à mourir. » Aux heures les plus douloureuses il se bornait à confesser dans quelques pages impersonnelles d'esquisse morale[1] les doutes qui lui venaient sur la direction et l'utilité de sa vie, et ces épanchements discrets soulageaient son cœur oppressé. Jamais, chez lui, la plainte ne prit une forme plus accentuée.

1. *Essai sur quelques caractères.*

Mais ces troubles, si naturels, si légitimes, ne duraient pas; sa forte et courageuse nature l'emportait bientôt. Il se retrouvait tout entier et sans faiblesse en face de la mort. Quand elle fut tout près de lui, il jeta un dernier regard sur le cours de sa vie, et, sous une forme indirecte, il composa cet adieu qu'un souffle pur de stoïcisme antique semble traverser :

« Clazomène a fait l'expérience de toutes les misères humaines. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré, dans son printemps, de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour des chagrins plus secrets, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté.... Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire, son attachement à ses amis, n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune. Sa sagesse même n'a pu le garantir de commettre des fautes irréparables; il a souffert le mal qu'il ne méritait pas, et celui que son imprudence lui a attiré. Quand la fortune a paru se lasser de le poursuivre, quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, la mort s'est offerte à sa vue; elle l'a surpris dans le plus grand désordre de sa fortune; il a eu la douleur amère de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la peine à en trouver. Faut-il demander la raison

pourquoi des joueurs très habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps ni automne, où les fruits de l'année sèchent dans leur fleur? Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles : la fortune peut se jouer de la sagesse des gens courageux; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage. »

Ainsi, son dernier mot était un défi jeté à la fortune. Jamais victime ne protesta plus fièrement contre les injustices de la destinée, jamais créature humaine vaincue par la réalité n'affirma avec plus de hardiesse sa supériorité idéale.

Le 28 mai 1747, Vauvenargues cessa de souffrir : il n'avait pas trente-deux ans révolus [1].

1. La famille de Vauvenargues s'est éteinte au commencement de ce siècle, et le nom n'est plus porté. Luc de Vauvenargues avait deux frères puînés, qui ne laissèrent pas d'enfants : Antoine de Clapiers, capitaine au régiment de Flandre, tué en Corse pendant l'expédition de 1741, et Nicolas-François-Xavier de Clapiers, premier consul d'Aix et syndic de la noblesse de Provence, mort en 1801. Ce dernier vendit en 1791 à Mme Isoard, née Pin, la terre de Vauvenargues. L'abolition des droits féodaux et la suppression des titres étant consommées à cette époque, cette vente ne pouvait transférer aux acquéreurs le droit de s'intituler seigneurs de Vauvenargues. Vers 1840 ils crurent pourtant pouvoir prendre cette qualité dans leurs actes. Un procès leur fut intenté, en 1865, par le marquis de Clapiers-Collongues, descendant adoptif de Nicolas-François-Xavier de Clapiers. L'arrêt du Conseil d'État qui régla le différend

Pendant plus d'un demi-siècle, l'œuvre qu'il laissait derrière lui allait demeurer inaperçue. Mais il est pour les choses de l'âme un privilège singulier de résurrection et presque d'immortalité. Quand une grande idée a été fortement exprimée, quand une pensée délicate a reçu une forme exquise, elles ne sont jamais complètement perdues : dès qu'il naît des esprits capables de les comprendre et de les sentir, l'idée se révèle dans sa beauté première, la pensée exhale tout son parfum. Ainsi ont réapparu, après soixante ans d'oubli, les *Maximes* de Vauvenargues ; et, depuis lors, chaque jour s'est accru leur succès, parce que nulles ne convenaient mieux pour relever les âmes de notre temps, pour les fortifier, pour leur apprendre à agir et à souffrir, à aimer la vie et à l'ennoblir.

établit que les Isoard n'avaient aucun droit au nom de Vauvenargues, mais que le demandeur n'était pas suffisamment fondé par sa parenté à le leur contester. Les derniers représentants de la famille de Vauvenargues, dans la branche d'adoption, sont le marquis Jacques-Marie-Gaston et son frère le comte Jean-Marie-Luc de Clapiers-Collongues, à l'obligeance de qui je dois ces renseignements généalogiques.

CHAPITRE III

L'ŒUVRE DE VAUVENARGUES. SES IDÉES PHILOSOPHIQUES ; SA CONCEPTION DE L'HOMME ET DE LA VIE.

Un jour que Mme de Staël interrogeait Fichte sur sa morale, il répondit très judicieusement : « Prenez ma métaphysique, et vous saurez quelle est ma morale ».

On serait fort embarrassé d'appliquer cette parole à Vauvenargues ; car, avant d'écrire ses *Maximes*, il n'avait certes jamais songé à se faire une doctrine sur les principes absolus et universels des êtres et des choses.

C'est que Fichte s'était élevé, par Kant et Spinoza, à l'étude des questions morales, tandis que Vauvenargues l'avait abordée d'instinct et avec sa seule expérience ; c'est que l'un était un philosophe de profession, et que l'autre ne fut jamais qu'un penseur épris de philosophie.

De là aussi l'indifférence de Vauvenargues à toute haute spéculation. Jamais, semble-t-il, l'énigme qui pèsera éternellement sur l'humanité et qui a fait le tourment de tant d'âmes ne s'est dressée devant lui. D'où vient l'homme? Où va-t-il? Pourquoi la vie? Pourquoi la mort? Pourquoi la souffrance? L'agitation humaine a-t-elle un sens et un but? Quel rapport ont avec l'ordre universel les êtres et les phénomènes qui se succèdent dans l'espace et dans le temps? Ces graves questions, qui sont presque aussi anciennes que la pensée humaine, n'ont jamais retenu son attention, et les réponses que la religion et la philosophie ont essayé d'y faire tour à tour, il ne les a pas entendues.

Vauvenargues n'était pas croyant. Si, dans sa première jeunesse, un peu de la piété fervente des siens (une de ses sœurs était carmélite) s'était communiqué à lui, sa foi s'était bientôt perdue : elle n'avait pas disparu emportée dans un de ces grands orages intérieurs qui désolèrent l'âme d'un Bunyan ou d'un Jouffroy; mais elle s'était détachée insensiblement de son cœur, par un travail inconscient et volontaire, laissant derrière elle un souvenir attendri et un parfum religieux qui ne s'évapora jamais.

Dans un morceau singulier, une *Méditation sur la foi*, qu'il composa vers 1742, le regret des croyances évanouies se trahit au milieu des effusions les plus

mystiques. « Hélas! que vous êtes heureuses, âmes simples, âmes dociles! Vous marchez dans des sentiers sûrs.... Être juste, pourquoi m'avez-vous délaissé? »

Parfois même, à la pensée de la mort, il eut des retours soudains vers les états intérieurs par lesquels il avait passé jadis. Ce n'étaient pas, à vrai dire, des élans de prière chrétienne, mais des aspirations spiritualistes, de vagues appels de l'âme vers les régions sereines. « O mon Dieu! si vous n'étiez pas pour moi, seule, délaissée dans ses maux, où mon âme espérerait-elle? »

Sa foi dans l'immortalité demeura entière jusqu'en ses derniers jours. Une belle page des *Maximes* nous en donne la preuve : « Mes passions et mes pensées meurent, mais pour renaître; je meurs moi-même sur un lit, toutes les nuits, mais pour reprendre de nouvelles forces et une nouvelle fraîcheur; cette expérience que j'ai de la mort me rassure contre la décadence et la dissolution du corps : quand je vois que la force active de mon âme rappelle à la vie ses pensées éteintes, je comprends que celui qui a fait mon corps peut, à plus forte raison, lui rendre l'être. Je dis dans mon cœur étonné : « Qu'as-tu fait des objets volages qui occu-« paient tantôt ta pensée? Retournez sur vos traces, « objets fugitifs. » Je parle, et mon âme s'éveille; ces images immortelles m'entendent, et les figures

des choses passées m'obéissent et m'apparaissent. O âme éternelle du monde, ainsi votre voix secourable revendiquera ses ouvrages, et la terre saisie de crainte restituera ses larcins. »

En dehors de ces heures d'émotion passagère, il fut toujours neutre en matière de dogme. « Je n'ai jamais été contre la religion », écrivait-il à Fauris de Saint-Vincens. Ce fut la vraie formule et comme la règle de sa conscience [1].

1. Condorcet, dans une note du *Siècle de Louis XV* de Voltaire (édition de Kehl), a rapporté sur la mort de Vauvenargues un incident qui fit quelque impression, à cette époque. « Dans le temps de la mort de M. de Vauvenargues, les Jésuites avaient la manie de chercher à s'emparer des derniers moments de tous les hommes qui avaient quelque célébrité ; et s'ils pouvaient ou en extorquer quelque déclaration ou réveiller dans leur âme affaiblie les terreurs de l'enfer, ils criaient au miracle. Un de ces Pères se présente chez M. de Vauvenargues mourant. « Qui vous « a envoyé ici ? dit le philosophe. — Je viens de la part de « Dieu », répondit le Jésuite. Vauvenargues le chassa, puis, se tournant vers ses amis :

« ... Cet esclave est venu,
« Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu. »

Outre que ce langage et cette attitude de théâtre en un pareil moment n'étaient pas dans le caractère de Vauvenargues, ce récit, dénué de toute preuve, est infirmé par la date même où il fut publié. Le *Siècle de Louis XV* a paru dans l'édition de Kehl en 1786, et Vauvenargues est mort en 1746. Comment expliquer que pendant quarante années le silence ait été gardé sur ce point ? Marmontel, qui fréquentait assidûment Vauvenargues dans les derniers temps de sa vie, n'y fait aucune allusion ; il dit simplement et avec toutes les apparences de la vérité : « Vauvenargues est mort dans les sentiments d'un chrétien philosophe ».

Mais si son âme n'était plus croyante, son esprit resta profondément religieux. Il garda toujours le respect des croyances qu'il ne partageait plus. Il estimait les choses divines trop graves pour être traitées légèrement, trop vraies dans leur essence, sinon dans leurs formes, pour être atteintes par la critique superficielle et ironique des esprits forts; il pensait aussi que le sentiment religieux porte en soi sa certitude et qu'il ne faut pas l'attaquer par le ridicule; « car on blesse par là ses partisans sans les confondre ». Enfin sa nature, pleine de tact et de goût, ne pouvait souffrir le ton railleur qui régnait dans les polémiques du temps : « Le plus sage et le plus courageux de tous les hommes, M. de Turenne, a respecté la religion; et une infinité d'hommes obscurs se placent au rang des génies et des âmes fortes, seulement à cause qu'ils la méprisent[1]. »

Quant aux solutions diverses que la philosophie a proposées au mystère de l'existence humaine, Vauvenargues ne paraît ni les connaître ni s'en soucier. Sa morale ne vise pas si haut; elle ne

1. *Réflexions et Maximes*, 875. C'est à propos de cette pensée, que Voltaire écrivit à Vauvenargues (mars 1746) : « Il y a des choses qui ont affligé ma philosophie. Ne peut-on pas adorer l'Etre suprême sans se faire capucin? » La qualification de « capucin » appliquée à Vauvenargues se retrouve sur l'exemplaire d'Aix, de la main de Voltaire, en face de cette maxime.

dépasse pas les bornes naturelles et le but positif de la vie; les limites de notre existence sont, à ses yeux, celles de notre destinée. « Le temps où nous ne serons plus, dit-il, est-il notre objet? » Tout au plus lui est-il resté de ses premières croyances la foi vague à une fin dépassant notre existence d'ici-bas; car il fait allusion quelque part à « ces nobles efforts où la vertu, supérieure à soi-même, franchit les limites mortelles de son court essor, et, d'une aile forte et légère, échappe à ses liens ».

Cette insouciance des hautes questions, cette impuissance à aborder les régions supérieures de la philosophie et à concevoir l'infini sous aucune de ses formes, condamnaient par avance la doctrine de Vauvenargues à une certaine médiocrité. La recherche des grandes vérités objectives de l'ordre moral, telle par exemple que Kant l'a poursuivie dans la *Critique de la raison pratique*, dépassait de beaucoup ses facultés de spéculation. Un caractère éminemment subjectif marqua toutes ses pensées.

Il est cependant, parmi les problèmes généraux qui forment la préface de l'éthique, une question où le moraliste est obligé de prendre parti dès l'abord, et qui donne, pour ainsi dire, la clef de sa doctrine : la question du libre arbitre. Quel pouvoir l'homme exerce-t-il sur ses déterminations? Est-il l'instrument d'une fatalité invincible ou d'une

libre volonté? Et, par suite, dans quelle mesure est-il responsable de ses actes?

Si la logique était ce qui règle les choses de l'âme, il semble que la vie et le caractère de Vauvenargues, son amour de l'action, sa passion de la gloire, son ardeur dans la lutte contre la destinée, soient une réponse péremptoire à ces graves interrogations et proclament en lui un partisan convaincu de la liberté morale. Loin de là, sa foi au déterminisme est absolue. Regardez, dit-il, l'aiguille qui marque les heures sur une pendule : se meut-elle comme il lui plaît sur le cadran? — Non, des ressorts cachés la poussent et, minute par minute, seconde par seconde, règlent sa marche. Ainsi de notre âme. Des ressorts mystérieux et puissants agissent sur elle; nous les appelons instincts, appétits, désirs, habitudes, passions, rêves; — souvent même nous ne pouvons les nommer, tant ils sont déliés, ténus, enfouis au fond de notre être. Mais, quels qu'ils soient, l'âme asservie leur cède toujours. Quand elle se croit arbitre de ses actes, elle se trompe, et « la volonté n'est qu'un désir qui n'est pas combattu ».

Spinoza avait déjà dit que « les hommes s'imaginent être libres parce qu'ils ont conscience de leurs actions sans avoir conscience des causes qui les déterminent ». Vauvenargues, qui n'avait lu ni l'*Éthique* ni les *Lettres à Oldenburg*, exprime la

même idée : « Ce qui dérobe à l'esprit le mobile de ses actions n'est que leur vitesse infinie. Nos pensées meurent au moment où leurs effets se font connaître; lorsque l'action commence, le principe est évanoui; la volonté paraît, le sentiment n'est plus; on ne le trouve plus en soi, et l'on doute qu'il y ait été. »

Si le monde moral n'est pas celui de la liberté, quel est-il donc? La généreuse nature de Vauvenargues lui inspira, dans ces recherches, une solution originale et profonde. Il existe en nous, pensait-il, un sens intime et délicat, révélateur merveilleux du beau et du bien, le cœur. La subordination absolue de la raison au sentiment, du mouvement réfléchi au mouvement naturel devint ainsi le principe de sa théorie morale; et la célèbre maxime, « les grandes pensées viennent du cœur », en fut la plus vive expression.

Ce que Vauvenargues entendait par « le sentiment », c'était une faculté spontanée ayant ses perceptions propres comme un organisme indépendant, tout à fait différente de la conscience, dont J.-J. Rousseau va bientôt faire un instinct d'un caractère spécial, « un instinct divin », le juge infaillible de nos actions, « le vrai guide de l'âme ». La conscience, en effet, raisonne encore; elle comporte une approbation ou une réprobation intérieure. Rien de pareil dans les mouvements du

cœur : ce sont de pures émotions qu'aucune appréciation critique n'accompagne. Il faut faire de belles actions, non parce qu'elles ont été jugées telles au tribunal de la conscience, mais parce qu'elles sont suivies d'une jouissance secrète pure et exquise, parce qu'elles satisfont à un besoin impérieux de notre être.

Une grande part de vérité était contenue dans ces pensées. Le sentiment a des illuminations soudaines, des éclairs de divination qui dépassent infiniment les froides lumières de la raison. Dans la recherche désintéressée du bien, comprendre est peu de chose, sentir est tout. Les auteurs des plus belles découvertes de l'ordre intime étaient des esprits assez médiocres au point de vue spéculatif; et des créatures très humbles, très naïves, dont l'intelligence ne pouvait certes se hausser à la connaissance réfléchie du juste et de l'injuste, ont accompli, par la seule inspiration de leur cœur, des merveilles de délicatesse morale. La logique a fait, au contraire, plus d'une victime; il est des âmes qui se sont damnées par syllogisme, et à qui l'esprit du mal a pu dire, comme à ce réprouvé de l'*Enfer* du Dante : *Tu non pensavi ch'io loigo fossi*, « Tu ne savais pas que je fusse logicien ».

L'originalité d'une telle doctrine est d'avoir été conçue en dehors de tout principe impératif, religieux ou rationnel. Mais cela en fait aussi la fai-

blesse. Sur quelle base fonder l'idée du bien, si l'accomplissement du devoir n'est plus l'acte conscient d'une volonté libre, mais le mouvement spontané et, si je puis dire, la fonction naturelle d'une âme inspirée? Que devient la loi morale dès qu'on lui conteste le caractère d'obligation absolue, immuable et universelle, — caractère si beau et si certain que la critique inexorable de Kant a dû désarmer devant lui? Enfin, quelle étrange conseillère que la sensibilité, aussitôt que, livrée à elle-même et privée de l'appui de la raison, elle revêt la forme de la passion! Où mène-t-elle alors? Capricieuse, mobile, fantasque, soumise d'assez près à l'influence de l'organisme physique, elle porte l'âme aux plus grands enthousiasmes, ou bien elle l'abandonne aux pires misères de la personnalité; semblable à l'esprit divin qui souffle où il veut, elle crée, suivant le jour, suivant l'heure, des héros et des martyrs ou des lâches et des voluptueux. Et ne sont-ce pas les cœurs les mieux nés qui, sous son empire, ont donné le spectacle des plus singulières défaillances, des plus incroyables égarements?

A vrai dire, les préceptes divers dans lesquels Vauvenargues a résumé ses idées sur la direction de la vie ne constituent pas une doctrine morale; ou plutôt c'est la doctrine de ceux qui n'ont besoin d'aucun système de philosophie pour apercevoir le

bien et pour le faire. Elle ne s'adresse pas à la masse de l'humanité, dont les instincts seront toujours vulgaires, égoïstes, violents et sensuels, mais à l'élite des âmes droites et pures qui trouvent en elles, dans les impulsions nobles de leur nature, dans le mouvement désintéressé de leur cœur, le principe du devoir et la force de l'accomplir.

La prévention de Vauvenargues contre la raison est si opiniâtre que, après avoir placé dans le sentiment le foyer de toute émotion morale, il en veut faire encore la source la plus haute des vérités de l'intellect. « N'y a-t-il pas, se demande-t-il, d'autre manière de connaître que par discussion? » N'existe-t-il pas, dans le monde des idées, d'autre certitude que celle de la spéculation pure? La vérité ne serait-elle pas accessible aussi « par les routes du cœur »?

Pascal avait aperçu déjà que certaines notions se présentent spontanément à notre esprit avec une évidence irrésistible, sans le concours du raisonnement ni de la réflexion, et, dans un morceau célèbre, il avait revendiqué les droits du cœur à la connaissance de la vérité. Mais cette pensée, neuve et grande, il ne l'avait saisie, comme une arme qu'il eût trouvée sur son chemin, que pour blesser et humilier la raison; car, le coup porté, il l'avait rejetée aussitôt, la déclarant non moins fausse et dangereuse, proclamant « qu'il n'y a point de certitude hors la foi ».

Vauvenargues, qui n'a plus la foi religieuse, affirme sans réserve la supériorité de la méthode intuitive sur les procédés de la réflexion artificielle. Certes, une distinction est ici nécessaire : dans les sciences mathématiques, où les principes sont toujours simples, absolus, dégagés de toute réalité, les formules exactes sont d'incomparables instruments de découverte; mais, dans les autres sciences, la vérité est chose si fugitive, elle réside parfois dans des nuances si délicates, qu'il est bien rarement donné à la pure logique de l'atteindre. L'instinct si pénétrant de Vauvenargues saisit cette idée avec une finesse remarquable. « Toutes nos démonstrations, s'écrie-t-il dans un bel élan, ne tendent qu'à nous faire connaître les choses avec la même évidence que nous les connaissons par sentiment. *Connaître par sentiment est donc le plus haut degré de connaissance*[1]. »

Mais, pour pratiquer ces voies mystérieuses du cœur, pour « s'éclairer dans ces routes obscures », une disposition particulière de l'âme est nécessaire. Ce n'est pas l'ambition superbe et inquiète, c'est l'amour au sens le plus pur et le plus mystique du mot; ce n'est pas la passion orgueilleuse de la science, c'est « le tendre sentiment » de la vérité.

Une esthétique nouvelle, l'esthétique du vrai,

1. *Réflexions sur divers sujets*, § 54.

était en germe dans cette théorie; car c'est un fait curieux que les effets du beau sur la sensibilité aient été observés de si bonne heure par les philosophes, et qu'il ait fallu tant de siècles à l'esprit humain pour s'apercevoir que, dès que le vrai entre dans l'âme, il l'anime et l'éclaire aussi comme un rayon divin, que l'émotion fugitive qui naît alors au fond de l'être peut également se fixer dans une forme précise et durable, et que la science a ses grands inspirés comme l'art et la poésie.

Quel regret que le temps ait manqué à Vauvenargues pour développer ses idées dans cet ordre! Notre école philosophique aurait eu ainsi l'honneur du beau mouvement de pensée que Jacobi allait bientôt créer en Allemagne et qui devait y passionner les plus grands esprits. Sans doute, Vauvenargues n'était pas doué de l'imagination spéculative à un degré assez éminent pour porter la question aussi haut dans les régions métaphysiques. Mais il eût plaidé avec autant de force et de hardiesse la cause de la conscience naturelle, et peut-être eût-il découvert dans ces matières subtiles des nuances plus fines et plus délicates.

Une application heureuse de ces principes fut d'introduire dans la critique littéraire un élément qui n'y avait pas encore figuré et dont l'exclusion absolue la condamnait à être toujours sèche et étroite, mais dont on a fait de notre temps un sin-

gulier abus, — le sentiment, ou, pour l'appeler d'un autre nom, le *moi*.

Tout le plaisir des lettres se réduit pour Vauvenargues aux émotions qu'elles lui procurent. Les beautés d'une œuvre, si accomplies qu'elles soient, lui semblent de peu de prix si elles ne remuent en lui quelque fibre intime, et le plus grave reproche qu'un écrivain puisse encourir à ses yeux est de ne le point toucher. Le goût, tel qu'on l'entendait au siècle précédent, change dès lors de caractère. Chez Boileau, chez Fénelon même, c'était une faculté de l'esprit, acquise plutôt qu'innée, fondée sur la conception abstraite d'un idéal littéraire, développée par l'étude constante des auteurs anciens, et soumise aux règles immuables de la tradition classique. Chez Vauvenargues, au contraire, c'est un don tout spontané, une forme de la sensibilité; son principe est que, avant tout, « il faut avoir de l'âme pour avoir du goût », que le discernement s'affine à mesure que le sens moral s'épure et s'élève, et que le meilleur juge d'une œuvre n'est pas le plus éclairé, mais celui qui est le plus capable d'être ému par le beau et de se passionner pour le vrai. Voilà pourquoi ses esquisses critiques, si neuves, si intéressantes, ne se composent que d'impressions. Ses études sur Pascal, Racine, Bossuet, Fénelon, sur ses maîtres préférés du XVIIe siècle, sont moins des

jugements que la confidence du commerce intellectuel qu'il a entretenu avec ces nobles esprits, la révélation des pensées graves, tendres et charmantes qu'ils ont éveillées dans son âme.

Jusqu'à Vauvenargues et longtemps encore après lui, on a fort bien su apprécier, estimer, admirer nos grands écrivains; un juste tribut d'éloges et de vénération leur a été payé. Mais Vauvenargues est le premier qui les ait *aimés* pour les affinités de cœur et d'esprit qu'il trouvait en eux. Il a aimé Racine pour son exquise sensibilité, pour sa passion profonde et touchante; il a aimé Fénelon pour son ingénuité, pour sa tendresse et sa grâce; il a aimé La Fontaine pour son naturel et pour « ce charme de simplicité que rien n'égale »; il a aimé Pascal pour la chaleur de son âme, pour la noblesse de sa nature, et parce qu'un lien secret, celui de la souffrance, les unissait tous deux.

Mais, à faire ainsi du sentiment le seul juge de ses impressions, il a méconnu Molière, dont il admirait pourtant le génie dramatique. C'est que Vauvenargues répugnait à la raillerie : elle le choquait intimement et lui semblait peu digne d'un esprit sérieux et délicat. La satire par le ridicule lui paraissait une forme tout à fait inférieure de la critique morale, « parce que, disait-il, le ridicule ne présente ordinairement les hommes que d'un seul côté, qu'il charge et grossit leurs défauts,

qu'en faisant sortir vivement ce qu'il y a de vain et de faible dans la nature humaine, il en déguise toute la force et toute la grandeur, et qu'enfin il contente peu l'esprit d'un philosophe, plus touché de la peinture d'une seule vertu que de toutes ces petites défectuosités, dont les esprits superficiels sont si avides ». Il déplorait donc que l'auteur du *Misanthrope* eût abaissé des facultés si rares à ne peindre que les travers de l'homme, ses mesquineries, les effets comiques de son impertinence, de sa vanité ou de sa sottise, et ne se fût pas appliqué plutôt à la peinture des grands caractères et des fortes passions. Ici le goût et le cœur de Vauvenargues étaient en défaut. Qu'il n'ait pas apprécié l'hilarité bienfaisante, la gaieté franche et généreuse de Molière, passe encore. Mais comment n'avait-il pas deviné, sous le masque railleur, les larmes secrètes et le large fond de tendresse humaine?

Si Vauvenargues attribue à l'instinct un rôle aussi considérable dans la direction morale de la vie et dans l'exercice de la pensée, c'est qu'il tient la nature humaine en plus haute estime qu'on ne l'a fait jusqu'alors. « L'homme, écrit-il dans ses *Maximes*, est maintenant en disgrâce chez tous ceux qui pensent, et c'est à qui le chargera de plus de vices; mais peut-être est-il sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus. »

Un grand arrêt avait été porté sur l'homme au XVIIe siècle : Port-Royal, le considérant comme une créature déchue, mauvaise, incurablement infectée de ces vices originels qui, suivant l'énergique expression de Saint-Cyran, « la souillent et la diffament devant Dieu », l'avait profondément humilié dans sa raison afin de lui faire sentir l'impérieux besoin d'une aide surnaturelle. A l'autorité de cette grave sentence, dont seul Molière en son temps avait osé faire appel, La Rochefoucauld avait fourni des arguments nouveaux : sans offrir à l'homme les moyens de se relever de sa dégradation, il s'était complu à disséquer cruellement son cœur, à le mutiler, à n'y reconnaître pour mobiles de ses sentiments que la vanité et l'intérêt. C'est contre ce jugement qui ne laissait rien subsister des qualités instinctives ni des vertus naturelles de l'homme que Vauvenargues s'est inscrit en faux.

Certes, la thèse brillante de La Rochefoucauld n'est trop souvent que vérité. Combien est-il, en effet, de nos pensées et de nos sentiments que n'entachent nul égoïsme, nulle considération personnelle? Mais il y a aussi tels instants où, de ce fond de misère morale, sort un cri de l'âme, un mouvement irréfléchi qui nous porte hors de nous, un élan soudain vers quelque chose qui n'est pas nous, qui est une autre créature, un parent, un ami, une

amante, un inconnu, une portion de l'humanité, qui parfois même n'est qu'une simple conception de notre esprit, une grande et belle idée; et alors nous nous donnons sans réserve ni arrière-pensée, avec joie et enthousiasme, à cette créature qui nous est étrangère, à cette idée qui peut-être ne se réalisera jamais. Et quand il serait vrai que, même dans le sacrifice entier de notre fortune et de notre vie, nous serions mus encore par l'intérêt ou la vanité, qu'importe? « Le bien où nous nous plaisons change-t-il donc de nature, cesse-t-il d'être le bien? » Cet *amour-propre* dont La Rochefoucauld a voulu faire le principe de toutes nos actions n'est pas nécessairement, ainsi qu'il l'a défini, « l'amour de nous-mêmes et de toutes les choses pour nous ». Tout sentiment est susceptible de recevoir des formes diverses, selon les cœurs où il pénètre. A l'*amour-propre* qui, en effet, place son seul objet et trouve sa seule fin en lui-même, Vauvenargues oppose l'*amour de soi* qui se répand au dehors, se réfléchit sur les autres êtres et se confond ainsi avec l'amour des autres, avec l'amour de l'humanité entière. C'est ce noble égoïsme qui est celui des grandes âmes, et qui a fondé la tradition de vertu, de justice et de générosité par laquelle le monde vivra éternellement.

Voilà ce que Vauvenargues a vu admirablement à la clarté radieuse de son cœur. Sans illusion sur

les faiblesses de l'homme, sans indulgence pour ses vices, il lui a rendu ses vertus, il lui a restitué ses titres de grandeur et de noblesse, et le jugement qu'il a formulé restera un des plus équitables qu'on ait prononcés sur la nature humaine.

Curieux contraste : La Rochefoucauld, né au premier rang, doté de la plus grande fortune, aimé de l'amour le plus passionné et le plus touchant dans sa jeunesse, entouré d'illustres et exquises amitiés dans sa vieillesse, comblé, semble-t-il, de toutes les faveurs du sort, n'a rapporté du voyage de la vie qu'une expérience amère, et du spectacle de l'humanité qu'un pessimisme dédaigneux. Vauvenargues, au contraire, pauvre, toujours souffrant, malheureux dans toutes ses entreprises, conserve la sérénité de son âme et l'équité de son jugement, proclame que l'homme est capable de bonté, de désintéressement et d'amour, et, lorsque la mort vient le saisir à trente et un ans, « remercie à genoux la nature de ce qu'elle a fait des vertus indépendantes du bonheur ».

Les doctrines jansénistes rencontrent chez Vauvenargues une opposition plus vive encore. Port-Royal avait institué et soutenu une lutte sans trêve contre les passions : Vauvenargues les exalte et les glorifie comme le principe de toute activité morale, comme la vie même de l'âme. « C'est une folie, écrit-il à Mirabeau, de les combattre ; car la vie sans

passions ressemble à la mort, et je compare un homme sans passions à un livre de raisonnements; il n'a pas la vie en lui, il ne sent point, il ne jouit de rien, pas même de ses pensées. »

C'est le propre des convictions profondes d'aller jusqu'aux dernières conséquences de leur principe. Vauvenargues est si intimement persuadé de la beauté morale et de la nécessité de l'action, que, par crainte de ralentir ou de troubler l'homme dans ses entreprises, il n'a garde de le prémunir au moins contre les dangers de la passion, et préfère l'absoudre d'avance de toutes les suites où elle le peut entraîner. « Qui veut se former au grand, dit-il, doit risquer de faire des fautes et ne pas s'y laisser abattre. » Mais, dans le secret de sa conscience, il va plus loin : les forfaits illustres accomplis sous l'empire d'une grande idée le remplissent d'une admiration qu'il n'ose avouer, et, du fond de son âme, il porte envie aux temps disparus où ces excès magnifiques de l'énergie humaine se produisaient librement. « Nous ne portons plus le vice à ces extrémités furieuses que l'histoire nous fait connaître; nous n'avons pas la force malheureuse que ces excès demandent, *trop faibles pour passer la médiocrité même dans le crime.* » A toutes les époques de forte civilisation, le rêve d'un passé idéal a été la diversion des esprits dont la réalité sociale comprimait le développement. Les âmes tendres et

généreuses de l'âge précédent s'étaient ainsi complues avec Fénelon au songe aimable d'une paisible et primitive Salente : c'est aux heures les plus sombres de la république romaine, au siècle des Gracques, de Marius et de Sylla, de Catilina et de Brutus, que Vauvenargues se reportait toujours : là seulement, sa vive imagination se déployait à l'aise et se donnait carrière [1].

Il ne suffisait pas d'affranchir l'homme du joug imposé à ses passions, pour que rien ne l'arrêtât plus dans l'exercice de son activité. Une grave pensée pesait encore sur lui et l'obsédait continuellement, celle de la mort. Depuis des siècles c'était la grande pensée chrétienne. S'il était un point où les docteurs de l'Église se fussent toujours accordés, c'est que la mort est pour le chrétien la chose importante, essentielle et unique, et qu'il n'a pas trop de tous les instants de la vie pour y songer et s'y préparer. Mais jamais peut-être cette idée n'avait été mise dans une plus vive lumière qu'au temps des grands directeurs spirituels et des illustres sermonnaires du XVIIe siècle. Depuis Port-Royal jusqu'aux Jésuites, depuis le *Traité de la connaissance de Dieu* de Nicole où la pensée du trépas

1. Voir la belle lettre à Mirabeau (13 mars 1740) : « J'aurais très bien vécu avec Catilina, au hasard d'être poignardé, d'être brûlé dans mon lit ; mais, pour Caton, il eût fallu qu'un de nous deux eût quitté Rome ; jamais la même enceinte n'aurait pu nous contenir », etc.

inspire au plus doux des Jansénistes de si terrifiantes images, jusqu'à l'admirable sermon de Bourdaloue sur le texte : *Memento quia pulvis es*, partout la même note s'était fait entendre, le même avertissement, pressant, répété, impitoyable.

A ce concert imposant des voix de l'Église, Vauvenargues répond par cette parole audacieuse : « La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre; il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir », affirmant ainsi cette vérité, trop méconnue avant lui, que les choses d'ici-bas ont leur valeur morale, que la poursuite d'un objet temporel n'est pas nécessairement vaine et vulgaire, et que la vie profane peut recevoir aussi le caractère sérieux et, dans un certain sens, sacré dont l'ascétisme chrétien avait fait jusqu'alors le privilège de la seule vie religieuse.

Parmi les idées de Port-Royal il en était une encore que Vauvenargues ne se lassait pas de réfuter, celle des contradictions de la nature humaine. On sait avec quelle force, avec quelle éloquence, Pascal l'avait exposée dans ses *Pensées*. « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers.... S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante, et le

contredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. »

Vauvenargues ne craint pas d'opposer à ces grandes paroles cette maxime : « Il n'y a point de contradictions dans la nature [1] ». Croyait-il, en s'exprimant ainsi, pouvoir supprimer les faits dont Pascal avait triomphé, ces contrastes de noblesse et de misère, ces antithèses de vérité et d'erreur, ces inconséquences, cette confusion, cet « embrouillement » perpétuel de notre être? Non, mais il prétendait les concilier. Il avait une foi profonde dans une harmonie supérieure, et il s'efforçait de la réaliser en lui-même. Sa pensée s'y appliquait sans cesse. Il considérait d'abord qu'une sincérité absolue était la condition nécessaire de ce travail. « Les faux philosophes, disait-il, s'efforcent d'attirer l'attention des hommes en faisant remarquer dans notre esprit des contrariétés et des difficultés qu'ils forment eux-mêmes, comme d'autres amusent les enfants par des tours de cartes qui confondent leur jugement, quoique naturels et sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses, pour avoir le mérite de les dénouer, sont les charlatans de la morale [2]. » Le meilleur moyen de dégager la vérité du conflit des apparences lui semblait ensuite de s'attacher au

1. *Maximes*, 289.
2. *Ibid.*, 288.

vrai dans chaque système, d'envisager tour à tour les différents aspects des choses, d'entrer dans toutes les opinions, d'en pénétrer le principe et de chercher dans son esprit ou dans son cœur des vues pour les justifier. En tout cas, il fallait, à quelque prix que ce fût, prendre parti; on était imprudent de s'attarder dans le doute, et coupable de s'y complaire; aussi estimait-il peu Montaigne dont le perpétuel scepticisme « choquait, disait-il, les âmes impérieuses et décisives ». Vauvenargues a-t-il réussi à combiner dans son œuvre toutes les idées que son expérience ou ses réflexions lui avaient suggérées? Non, certes, et les contradictions y sont nombreuses; mais le mérite est grand d'avoir tenté si passionnément de les concilier.

Telle est, dans ses traits principaux, la philosophie de Vauvenargues, si l'on peut donner le nom de philosophie à ces libres effusions d'une âme pure et passionnée; nul système ne condense ces pensées ni ne les enchaîne. On en fausserait l'esprit si l'on cherchait à les rajuster en un corps de doctrine ordonnée et méthodique.

L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* est restée inachevée. Les fragments qui la composent ne sont que les premières pierres du vaste édifice dont, au milieu même des agitations de la guerre, Vauvenargues avait arrêté les grandes

lignes [1]. Il se proposait « de parcourir d'abord toutes les qualités de l'esprit et toutes les passions [2]... », « de former ensuite un système général de toutes les vérités essentielles... », d'indiquer « l'origine des principales erreurs » et de mener « aux grandes sources des opinions humaines » [3].... « Je voudrais encore, disait-il, qu'on prouvât la réalité de la vertu et celle du vice, qu'on expliquât la religion et la morale, que l'on remontât aux principes de l'une et de l'autre, qu'on cherchât dans la connaissance de l'esprit humain la source des coutumes différentes, des mœurs qui nous semblent les plus barbares et des opinions qui nous surprennent le plus, afin qu'on ne s'étonnât plus de tant de choses qu'il serait si facile de

1. Un passage du *Discours préliminaire* nous apprend que les bases de ce travail étaient jetées dès l'année 1741, avant le départ de Vauvenargues pour la campagne de Bohême. « Les passions inséparables de la jeunesse, des infirmités continuelles, la guerre survenue dans ces circonstances, ont interrompu cette étude. » Voltaire s'étonnait même que Vauvenargues eût été capable de penser et d'écrire dans de pareilles conditions : « Qu'un jeune capitaine au Régiment du Roi ait pu dans les tumultes orageux de la guerre, ne voyant, n'entendant que ses camarades livrés aux devoirs pénibles de leur état ou aux emportements de leur âge, se former une raison si supérieure, un goût si fin et si juste, tant de recueillement au milieu de tant de dissipations, me cause une grande surprise. » (Note aux *Réflexions sur divers sujets*.)

2. *Discours préliminaire*.

3. *Plan d'un livre de philosophie*.

concilier et de comprendre. » Sujet immense, qui, à défaut du génie d'un Pascal, eût exigé la vaste et puissante intelligence d'un Leibniz, la forte dialectique et la belle méthode d'un Locke.

Vauvenargues, d'ailleurs, ne se faisait pas illusion sur la grandeur et la difficulté d'une pareille entreprise : « Une longue vie suffirait à peine à l'exécution d'un tel dessein ». Mais c'est précisément la vie qui lui a manqué d'abord, et il est mort sans avoir éprouvé si l'œuvre qu'il méditait était à la mesure de ses forces. En attendant, les matériaux qu'il avait réunis par l'expérience ou par l'observation gisent là, épars, incomplets, à peine ébauchés, semblables à des ruines : *Pendent interrupta*.

Les autres morceaux, plus développés, plus achevés, qui sont sortis de sa plume, tels que le *Discours sur la gloire*, les *Conseils à un jeune homme* et le *Discours sur les plaisirs*, ne sont pour ainsi dire que des écrits de circonstance, destinés non pas au public, mais à un lecteur déterminé (de Seytres), et appropriés à l'état particulier de son âme. Loin d'y voir des traités didactiques, je les comparerais plutôt à ces exhortations familières, à ces belles consultations morales qu'un Cicéron, un Sénèque adressait à ses amis, et qui, dans un petit nombre de pages, sous une forme simple et libre, exposaient quelque haute vérité philosophique.

Dans le reste de son œuvre, Vauvenargues n'a guère fait que généraliser ses impressions intimes. Ses *Maximes*, qui en sont la partie la plus achevée, ne sont, sous une forme impersonnelle, que l'histoire de son cœur, le journal secret de son état intérieur. L'épigraphe qui se lit en tête des *Pensées* de Marc-Aurèle, Tὰ εἰς ἑαυτόν, leur conviendrait parfaitement. En réunissant sous le même titre ces deux manuels de la vie morale, on ne marquerait pas seulement le caractère subjectif qui leur est commun : on les associerait dans une égale estime; car ils renferment la révélation tout entière de deux âmes exquises et supérieures. Malgré la différence des temps et des idées, un même souffle les traverse, parfois un même sentiment les anime, comme si l'homme laissait quelque chose de sa pensée dans les pays où il a aimé, rêvé, souffert, et que Vauvenargues, faisant campagne aux mêmes lieux où seize siècles auparavant le divin empereur guerroyait contre les tribus germaniques, y avait recueilli le plus pur parfum de sa grande âme et s'en était inspiré.

CHAPITRE IV

ORIGINES MORALES ET LITTÉRAIRES DE VAUVENARGUES. SA PART DANS L'ŒUVRE DU XVIII[e] SIÈCLE ; VAUVENARGUES PRÉCURSEUR DE ROUSSEAU. JUGEMENT SUR SON ŒUVRE ET SUR SA VIE.

Si la critique ne rend plus d'arrêts de principe, il lui reste quelque chose encore des droits de justice distributive qu'elle exerçait souverainement autrefois. Si elle se refuse à prononcer sur le mérite abstrait des œuvres, elle peut connaître encore de leur valeur utile ; elle peut déterminer ce dont elles ont enrichi la littérature du pays où elles sont nées, et ce qui eût manqué à cette littérature si elles n'avaient point été produites. C'est une sorte de compte par doit et avoir qu'il s'agit de dresser : le compte débiteur par rapport au passé, où figure le trésor d'idées et de sentiments, de formes littéraires, artistiques et morales que les civilisations amassent dans leur sein et que chaque génération de

penseurs et de poètes trouve en naissant; le compte de crédit par rapport à l'avenir, où est inscrite la part, bien faible généralement, inaperçue ou exagérée le plus souvent par les contemporains, que chaque écrivain apporte à l'œuvre commune et lègue aux siècles suivants.

Pour Vauvenargues, ce compte est assez facile à établir; car les influences qui ont façonné son esprit sont peu nombreuses et peu anciennes.

Dans le passé, Vauvenargues ne remonte guère plus haut que le siècle qui l'a précédé. L'antiquité lui est comme fermée. Il ne l'a entrevue, dans sa jeunesse, qu'à travers une traduction de la *Vie des grands hommes* de Plutarque, et nous savons par lui-même quelle vive impression il en a éprouvée. Plus tard, la lecture de quelques livres d'histoire, dans le goût, je pense, des *Réflexions* de Saint-Évremond *sur les divers génies du peuple romain*, lui donna au moins l'intelligence et le sentiment général des choses de l'antiquité. Mais le commerce direct avec les anciens, que rien ne remplace, et ce qu'un tel commerce a d'excellent pour la culture et le développement de l'esprit lui ont toujours manqué. Par contre, sa pensée doit peut-être à cette lacune d'instruction, à cette absence de religion littéraire une partie de sa légèreté d'allure et de son indépendance de mouvement. Ce n'est donc pas dans l'antiquité, ainsi qu'on doit le faire

pour tous les maîtres français de l'époque classique, qu'il faut rechercher ses plus lointaines origines intellectuelles; c'est plus près de lui, dans un horizon moins éloigné, au XVII[e] siècle.

Quand Vauvenargues vient au monde, en 1715, Louis XIV est à l'agonie et tous les grands hommes du siècle ont déjà disparu de la scène où ils faisaient si noble figure. Les quinze dernières années du règne ont vu mourir successivement Racine, Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Boileau, Fénelon, Malebranche. Mais ces grands esprits et ceux qui les ont précédés au tombeau, Pascal, Molière, La Rochefoucauld, Corneille, La Fontaine et La Bruyère, ont fondé la plus forte tradition littéraire qui ait jamais existé. C'est dans cette illustre maîtrise que Vauvenargues a choisi ses ancêtres, et c'est à Pascal, à Bossuet et à Fénelon qu'il s'est plus étroitement rattaché.

Pour Pascal, j'ai montré plus haut le rôle qui lui revient dans le développement intellectuel et moral de Vauvenargues, dans sa conception de l'homme et de la vie, dans l'exercice même de sa sensibilité. Non pas que Vauvenargues puisse jamais être dit le disciple de Pascal; car l'influence qu'il a subie s'est traduite plus souvent par une réaction que par une action conforme; mais l'œuvre du moraliste de Port-Royal a été le stimulant le plus énergique et le plus fécond de sa pensée. La dette de recon-

naissance qu'il contractait ainsi envers ce noble esprit, Vauvenargues l'a généreusement acquittée. Dans un magnifique langage il a restitué à Pascal la place éminente dont Voltaire et les écrivains de son temps l'avaient écarté. Il a réclamé leur admiration pour les grandes et pathétiques images dont l'auteur des *Pensées* a semé son œuvre, pour « cette brièveté pleine de lumière, qui n'appartient qu'à lui », pour « cette vigueur de génie par laquelle on rapproche les objets et on résume un discours », enfin pour les puissantes qualités de dialectique qui faisaient de Pascal « l'homme de la terre qui savait mettre la vérité dans le plus beau jour et raisonner avec le plus de force [1] ».

A Bossuet, Vauvenargues doit fort peu pour le fond de la pensée et beaucoup pour l'expression. La « divine éloquence » des *Oraisons funèbres* le transportait. Ces grandes compositions étaient pour lui le modèle même de l'art d'écrire; car (c'est

1. Dans son ardeur contre Pascal, Voltaire, le comparant à Vauvenargues, a pu dire de celui-ci : « C'était un génie peut-être aussi rare que Pascal même; aimant comme lui la vérité, la cherchant avec autant de bonne foi, aussi éloquent que lui, mais d'une éloquence aussi insinuante que celle de Pascal était ardente et impérieuse. Je crois que les pensées de ce jeune militaire philosophe seraient aussi utiles à un homme du monde fait pour la société, que celles du héros de Port-Royal peuvent l'être à un solitaire qui ne cherche que de nouvelles raisons de haïr et de mépriser le genre humain. » (Note aux *Réflexions sur divers sujets.*)

un point de vue qu'il ne faut jamais perdre avec Vauvenargues), entre toutes les formes qui peuvent traduire une idée, celle-là, à ses yeux, est supérieure qui donne à cette idée toute sa force d'action. Ce qu'il prisait donc dans l'éloquence de Bossuet, c'était moins la noblesse incomparable du style, l'éclat et « la soudaine hardiesse » des images, l'ampleur et l'harmonie des périodes, que la vertu persuasive qu'il y reconnaissait. Ce qu'il admirait dans les *Sermons*, dans les *Oraisons*, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, ce n'était pas « la vaine pompe des paroles », mais cet effort magnifique et continu par lequel l'illustre orateur, « né, dit-il quelque part, pour être un grand ministre sous un roi ambitieux », entraînait les esprits, leur imposait la vérité, se rendait maître de leur conduite et de leur pensée, et faisait ainsi de l'éloquence « l'instrument le plus puissant de la nature humaine ».

Vauvenargues s'est plus d'une fois exercé à imiter le tour et la manière de Bossuet quand il a voulu élever le ton. A vrai dire, il n'y a point réussi (dans l'éloge funèbre de Seytres, par exemple), et il est tombé dans l'affectation et l'emphase. C'est un défaut que personne pourtant n'a mieux senti que lui ; car il écrivait : « L'art d'imiter, quand il n'est pas parfait, dégénère toujours en déclamation ; il est très rare qu'on soit emphatique par trop de

chaleur; mais c'est un défaut où l'on tombe presque inévitablement lorsqu'on n'est animé que d'une chaleur empruntée ».

Une même admiration, à laquelle s'ajoutait une particulière et intime sympathie, attirait Vauvenargues vers Fénelon. L'âme tendre et touchante qui s'épanchait dans le *Télémaque* parlait à son cœur; la grâce persuasive de ce style naturel, abondant et mélodieux charmait son esprit.

Ces qualités heureuses, dont il portait en lui le principe, exercèrent sur son talent une influence dont la trace se suit aisément. Ne croit-on pas reconnaître la riante imagination du Cygne de Cambrai dans cette pensée : « Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme »?

Notons aussi que, comme pour Bossuet, Vauvenargues estimait en Fénelon autant l'homme d'action que l'homme de parole et de pensée; car, sous les apparences pleines d'onction et d'aménité de l'archevêque de Cambrai, il avait aperçu ce que l'on a trop négligé de voir depuis, c'est-à-dire une nature très passionnée et secrètement ambitieuse des plus hauts emplois. « Vous qui vous êtes montré si ami de la modération dans vos écrits, lui fait-il dire par Richelieu dans un de ses *Dialogues des Morts*, ne vouliez-vous pas vous insinuer dans les esprits, faire prévaloir vos maximes?... Vous vouliez assu-

jettir les hommes à votre génie particulier. Croyez-moi, c'est là de l'ambition. »

En ces noms de Pascal, de Bossuet et de Fénelon se résument les influences littéraires qui ont formé Vauvenargues. Ce furent là les véritables maîtres de son esprit et de sa pensée. Il en avait fort bien conscience, et il leur a rendu un hommage commun dans cet idéal de vie morale et intellectuelle qu'il rêvait un jour : « On voudrait penser comme Pascal, écrire comme Bossuet, parler comme Fénelon ».

En dehors de ces trois grands esprits, nul écrivain du XVIIe siècle ne paraît avoir exercé d'action notable sur Vauvenargues. Ni Racine qu'il goûtait si délicatement, ni La Fontaine dont il avait deviné le génie poétique, ne lui ont servi de modèles.

La Bruyère n'a pas eu non plus d'influence appréciable sur Vauvenargues, et, malgré le titre, malgré la similitude du cadre, l'*Essai sur quelques caractères* ne procède pas des *Caractères et mœurs de ce siècle*. Ce n'est pas que Vauvenargues n'admirât au plus haut degré la perfection littéraire de La Bruyère, « ce coup de pinceau si mâle et si fort, ces tours singuliers et hardis, et ces beautés où l'imitation ne peut atteindre ». C'est même son honneur d'avoir voulu relever La Bruyère du discrédit où, si nous en croyons l'abbé d'Olivet, cet écrivain excellent était tombé dès les premières

années du XVIIIe siècle; et, pour y avoir échoué, son mérite n'en est pas diminué. Quarante ans après Vauvenargues, l'injustice qu'il aura tenté de réparer poursuivra encore l'auteur des *Caractères*, et l'on pourra lire, dans un recueil littéraire de l'époque [1], ces lignes : « Le marquis de Vauvenargues est presque le seul de tous ceux qui ont parlé de La Bruyère qui ait bien senti ce talent vraiment grand et original. Mais Vauvenargues lui-même n'a pas l'estime et l'autorité qui devraient appartenir à un écrivain qui participe à la fois de la sage étendue d'esprit de Locke, de la pensée originale de Montesquieu, de la verve de style de Pascal, mêlée au goût de la prose de Voltaire; il n'a pu faire ni la réputation de La Bruyère ni la sienne. » Voltaire même a dû à Vauvenargues de comprendre et de goûter La Bruyère, puisque dans le *Temple du goût* (qui parut en 1732) il n'est fait nulle allusion aux *Caractères* et que le *Siècle de Louis XIV* (qui est de 1752) porte ce jugement élogieux, encore qu'un peu sommaire : « On peut compter parmi les productions d'un genre unique les *Caractères* de La Bruyère. Un style rapide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public, et les allusions qu'on y trou-

1. *L'Esprit des journaux*, février 1782.

vait en foule achevèrent le succès.... Ce livre baissa dans l'esprit des hommes quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut passée. Cependant il est à croire qu'il ne sera jamais oublié. »

Mais, la part faite à l'admiration des qualités littéraires, Vauvenargues n'a rien emprunté à La Bruyère pour le fond de la pensée. Il existait, en effet, de trop profondes différences entre leurs natures morales, et ces différences se traduisaient nécessairement par une conception tout opposée de la peinture des mœurs. La Bruyère s'est attaché, de préférence, à décrire dans un esprit de satire les ridicules et les mesquineries de l'homme social ; Vauvenargues s'est proposé, ainsi qu'il le dit lui-même, de peindre « des mœurs plus fortes, des passions, des vices, des caractères véhéments » et tous les grands mouvements de l'âme. Dans les portraits de La Bruyère, la physionomie, les gestes, l'allure, la pose, le costume, tous les détails ont été choisis deçà et delà; ils représentent une quantité de remarques successives que l'écrivain, avec un art suprême, a ensuite réunies, combinées et fondues d'un seul jet, de façon à former un type très général, sans disparate, et d'un puissant relief. Dans les larges esquisses de Vauvenargues, au contraire, la réalité est reproduite telle qu'elle est, c'est-à-dire très complexe,

très individuelle, assez confuse et mystérieuse, singulier mélange de bien et de mal. A côté de la touche qui indique le défaut, le vice, la déviation morale, il a tenu à marquer le trait qui révèle les qualités hautes et cette partie meilleure que toute âme, même parmi les plus dépravées, renferme à quelque degré. Si ses types sont moins saisissants et, pour ainsi dire, d'une moindre valeur artistique que ceux de La Bruyère, ils sont plus vrais, plus rapprochés de la nature humaine et plus équitables envers elle.

Par le style, Vauvenargues relève encore du XVIIe siècle, j'entends du XVIIe siècle finissant, de ces vingt dernières années où, avec La Bruyère précisément, le pur goût classique tendait à se renouveler, sinon à s'altérer déjà comme le pensait secrètement Boileau. A défaut de l'ampleur et de l'abondance, qu'il n'avait pas eu le temps d'acquérir, il réunit toutes les qualités qui font l'écrivain, l'ordonnance, la clarté, la délicatesse, le goût, la propriété des termes, l'excellence de l'acception. Son principe est qu'une idée vraie peut toujours être exprimée d'une manière simple, et qu'une pensée est inexacte ou incomplète tant qu'elle n'est pas arrivée à une forme irréprochable. Ses conseils en matière de style sont des règles parfaites : « Lorsqu'une pensée est trop faible pour porter une expression simple, c'est la marque pour la

rejeter.... La clarté orne les pensées profondes.... La netteté est le vernis des maîtres. »

Mais à côté de ces caractères classiques, le style de Vauvenargues présente déjà, tout au moins à l'état de symptômes, quelques-unes des qualités — celles de nombre et de mouvement, par exemple — que bientôt Rousseau et l'école romantique après lui tenteront d'introduire dans la langue. « Il faut, disait Vauvenargues, qu'il y ait une harmonie dans la bonne prose [1]. » La *Méditation sur la foi* est, à cet égard, un morceau des plus curieux; elle est semée de vers non rimés, mais d'un rythme très régulier :

« O Dieu! qu'ai-je fait? quelle offense
Arme votre bras contre moi?
Vous versez dans mon cœur malade
Le fiel et l'ennui qui le rongent.
Vous séchez l'espérance au fond de ma pensée;
Vous noyez ma vie d'amertume;
Les plaisirs, la santé, la jeunesse m'échappent.
. . . .
J'ai laissé tomber un regard
Sur les dons enchanteurs du monde,
Et soudain vous m'avez quitté;
Et l'ennui, les soucis, les remords, les douleurs,
Ont en foule inondé ma vie. »

En plus du nombre, la langue de Vauvenargues a aussi du relief et du coloris. Peu d'écrivains ont fait un plus heureux emploi des images naturelles

1. *Dialogues*, 2.

pour éclairer et animer, en quelque sorte, les pensées morales : « Les feux de l'aurore, a-t-il dit, ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.... Les longues prospérités s'écoulent quelquefois en un moment, comme les chaleurs de l'été sont emportées par un jour d'orage.... Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil d'hiver. »

Vauvenargues a ainsi et en abondance de ces traits d'une imagination jeune, sobre et charmante, « tels, disait Sainte-Beuve, qu'on se les figure chez Xénophon et chez Périclès ».

Par toutes ces qualités, Vauvenargues continue dignement la belle tradition de la prose française, et il n'y a point de doute que, s'il avait eu le temps d'exercer et d'affiner son talent, il ne fût devenu un des plus exquis parmi les maîtres de la langue.

Vauvenargues, qui doit à la date de sa naissance d'avoir pu recueillir directement les plus fortes traditions du XVIIe siècle, doit à la même circonstance l'honneur périlleux d'être à l'avant-garde du XVIIIe.

Au moment où il entre dans la vie intellectuelle, c'est-à-dire aux environs de 1742, la grande bataille du siècle n'est pas engagée.

Il y a eu déjà quelques glorieuses escarmouches. Les *Lettres philosophiques* de Voltaire (1734) peuvent compter comme une brillante journée à l'avan-

tage de l'esprit nouveau, et bien faite pour lui inspirer confiance s'il n'était déjà singulièrement hardi et sûr de soi. Mais les forces qui livreront le grand combat ne sont pas encore arrivées sur le terrain : Diderot prépare ses *Pensées philosophiques* (1746); d'Alembert n'a que vingt-six ans; Rousseau n'est encore que le secrétaire inconnu de l'ambassadeur de France à Venise, et Condorcet n'est pas né. Vauvenargues entre donc dans l'arène à l'heure où les destinées du siècle vont se jouer.

Mais si, à cette heure, on ne peut rien préjuger des péripéties ni de la fortune de la lutte, il n'est déjà plus permis de douter de la grandeur de la bataille; car le mouvement qui y porte le siècle nouveau est puissant et rapide.

Le jansénisme, qui avait imprimé aux âmes et aux intelligences du XVII[e] siècle une marque si profonde, qui, malgré les apparences de la persécution officielle, avait eu en main la direction générale des esprits et des consciences et l'avait même exercée avec une telle autorité que toute voix indépendante, même celle du cartésianisme, avait été étouffée [1], le jansénisme était en complète disgrâce. La réaction contre son influence, commencée timidement à la

1. Voir sur ce point d'histoire littéraire et morale, qui est si peu conforme aux idées communément reçues, la belle étude de M. F. Brunetière (*Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1888).

fin du règne de Louis XIV et menée non sans habileté par Fontenelle, était devenue plus vive et plus hardie à mesure que le siècle prenait, avec l'âge, conscience de ses forces. Enfin, Voltaire, par les coups audacieux qu'il portait dans sa fameuse *Lettre sur les Pensées de Pascal*, assurait le triomphe et préparait l'avènement des idées dont le jansénisme avait réussi à interrompre le développement.

Vauvenargues se signale parmi les plus hardis dans ce mouvement de réaction et contribue à l'un des plus importants résultats, qui sera la séparation de la morale et de la religion. Mais les raisons qui l'y font participer ne sont qu'à lui. Je les ai déjà marquées précédemment; elles se résument dans l'opposition absolue que son idéal de vie active rencontrait dans les doctrines chrétiennes, et particulièrement dans celles du jansénisme : en présentant sans cesse à l'homme le spectacle de sa misère et de sa faiblesse, le moraliste chrétien ne parvient qu'à le décourager et à l'énerver, et il l'empêche d'agir alors que toutes les lois de sa nature le lui commandent impérieusement. Pour Port-Royal, s'humilier et s'abstenir, voilà la seule règle de la vie; pour Vauvenargues, c'est, suivant sa belle formule que je ne crains pas de répéter : « d'employer toute l'activité de son âme dans une carrière sans bornes ».

Mais si Vauvenargues marche ainsi, et des premiers, dans le sens de son temps, il fait bande à part. Voltaire et ceux qui, avec lui, donneront le ton au siècle, les Diderot, les d'Alembert, les Condorcet, ne peuvent l'enrôler dans leurs rangs. La foi absolue à la raison, dont le XVIIIe siècle a fait son dogme et qui fut son erreur capitale, n'a point touché Vauvenargues. Il refuse de reconnaître cette suprématie de la raison humaine que ses contemporains veulent fonder; il n'admet pas qu'en dehors de la certitude rationnelle et expérimentale il n'en soit pas d'autres.

Vauvenargues se distingue encore de son temps par l'hommage respectueux qu'il accorde au passé. Comme Bayle et quelques autres excellents esprits qui, à l'entrée du XVIIIe siècle, distinguaient fort bien les parties bonnes et mauvaises de l'âge précédent, il se montre novateur éclairé et circonspect. Indulgent et respectueux pour les hommes et les idées qui l'ont précédé, il ne se sépare pas violemment des uns et il ne renie pas les autres. Et surtout, jamais dans ses critiques les plus vives il ne prend ce ton d'irrévérence et de raillerie qui est celui des polémiques voltairiennes. On se prend à regretter que les esprits de cette nature ne se soient pas rencontrés plus nombreux et d'assez forte trempe pour fonder un parti et une tradition : par eux, l'œuvre du XVIIIe siècle eût été plus réfor-

matrice que destructrice, et la Révolution même eût peut-être changé de caractère.

Mais le point sur lequel la séparation est le plus profonde entre Vauvenargues et son époque, c'est la conception de la vie.

Dans les premières années du XVIIIe siècle, la conscience française, échappée à la tutelle que la forte discipline du règne de Louis XIV avait fait peser sur elle, et comme fatiguée du long effort qu'elle avait soutenu pendant soixante ans pour réagir contre l'instinct gaulois, était revenue à sa frivolité naturelle. Je ne connais pas, dans toute notre histoire, d'époque qui fasse moins d'honneur à notre génie national que celle qui s'étend de la mort de Louis XIV jusqu'aux environs de 1750. Jamais l'esprit français n'a été plus incapable de sérieux. Quelques années plus tard, quand on sera au plus fort de la lutte, l'ardeur de la bataille et la grandeur des intérêts engagés inspireront, par instants, un ton plus digne aux combattants; et puis Rousseau sera là qui, de sa voix émue et toujours grave, couvrira bien des impertinences et des railleries.

Mais dans la première partie du règne de Louis XV, dans cette période préparatoire de la grande mêlée encyclopédique, l'esprit de notre race est d'une frivolité désespérante : Jean-Baptiste Rousseau, le poète lyrique du siècle, com-

pose pour la société du Temple des épigrammes obscènes; Voltaire se repose de ses tragédies et de ses premiers écrits philosophiques en publiant des contes licencieux et en travaillant avec amour à la *Pucelle*; Montesquieu débute par les *Lettres persanes*; Duclos, Voisenon et Crébillon le fils, qui ont la faveur du public, ne pensent qu'à traiter avec esprit des sujets immoraux. Nulle dignité, nulle conviction.

C'est l'honneur de Vauvenargues d'avoir fait entendre, à ce moment, une voix grave et énergique, d'avoir proposé à ses contemporains un programme élevé de devoirs, de les avoir rappelés au respect des choses sérieuses, et de leur avoir enseigné ce que vaut la dignité de la vie. Il a été, à son époque, le seul représentant des âmes nobles, tendres, délicates, religieuses au sens le plus large du mot, l'interprète de cette élite obscure et timide qui était alors étouffée par la philosophie dominante et qui, sans lui, aurait été privée de voix expressive.

En dehors de la mission morale qu'il a ainsi remplie, Vauvenargues a eu le mérite d'apercevoir, l'un des premiers, les dangers que l'école littéraire de son temps faisait courir à la pensée française, et l'honneur de contribuer à la sauver en relevant la belle et saine tradition du XVIIe siècle.

Vers le temps où Vauvenargues commençait

d'écrire, l'homme le plus considérable dans les lettres, celui dont l'influence s'exerçait sans conteste sur le public, sur les salons et jusque sur les Académies, ce n'était pas encore Voltaire, c'était Fontenelle.

A sa suite, on était revenu au précieux; l'amour du vrai était sacrifié à la recherche du fin et du galant; l'esprit, le bel esprit régnait souverainement, tranchait de tout, prononçait en maître sur les questions les plus graves qui intéressent l'âme humaine; littérature, histoire, érudition, philosophie, morale, son autorité s'étendait à toutes les connaissances; il n'était pas jusqu'aux vérités scientifiques qui ne fussent matière à développements ingénieux et à digressions agréables. Contre cette mode funeste que consacrait la célébrité de Fontenelle, Vauvenargues a réagi avec une vivacité extrême. S'il ne pouvait, jeune, inconnu, presque seul d'ailleurs de son opinion, prendre directement à parti son tout-puissant adversaire, il l'a, du moins, combattu sans relâche, soit par des allusions à sa personne, soit par des coups droits portés à ses théories. C'est ainsi qu'il écrivait dans une de ses réflexions : « Je ne puis ni estimer, ni haïr ceux qui n'ont que de l'esprit », et plus loin : « Souvent, fatigué de cet art qui domine aujourd'hui, je dis en moi-même : Si je pouvais trouver un homme qui n'eût point d'esprit, qui parlât seu-

lement pour exprimer les sentiments de son cœur[1] ! »

Ce qu'il plaçait bien au-dessus de l'esprit, ce qu'il appréciait par-dessus tout, c'était l'âme. Ayez une âme, fortifiez-la, élevez-la sans cesse, et vous excellerez sur les autres hommes, vous les dominerez, vous serez grand poète, grand orateur, grand capitaine, grand ministre ; non seulement la vie vous procurera les jouissances supérieures du prestige et de la gloire, mais la mort même n'éteindra pas votre action ; car l'âme seule laisse sa trace dans le monde et triomphe du temps. En tous points, d'ailleurs, la nature de Fontenelle était antipathique à celle de Vauvenargues. L'auteur des *Dialogues des Morts* avait jeté le ridicule sur les passions et rabaissé les grands hommes : Vauvenargues a glorifié les unes et exalté les autres. Fontenelle affectait de mépriser la poésie tout en la cultivant, et ne voulait voir dans l'art d'écrire en vers qu'une habitude élégante, un simple amusement d'esprit : Vauvenargues a proclamé la supériorité du génie poétique, parce qu'il est tout-puissant sur les âmes, parce qu'il les éclaire et les illumine, parce qu'il leur dévoile les mystères sublimes du sentiment. Les plus belles vérités de l'univers n'avaient été pour Fontenelle que de

1. *Réflexions sur divers sujets.*

froides notions, et les plus grandioses spectacles du monde n'avaient pu troubler son impassible raison : la moindre découverte de l'ordre moral pénétrait Vauvenargues d'une émotion grave et profonde. Enfin, toute la vie de Fontenelle a justifié le mot que lui disait un jour Mme de Tencin en lui mettant la main sur la poitrine : « Ce n'est pas un cœur que vous avez là, c'est de la cervelle, comme dans la tête » ; Vauvenargues n'a vécu et pensé que par le cœur.

Cette énergique réaction contre les tendances de Fontenelle et de son école constitue un des plus sérieux titres littéraires de Vauvenargues. Il a, de toutes ses forces, contribué au relèvement de l'esprit français, au réveil du goût, à la réparation de la langue ; il a été l'ouvrier de la première heure dans la grande œuvre que le génie de Voltaire, de Montesquieu et de Buffon a si glorieusement couronnée.

Si, en se plaçant à un point de vue moins élevé, plus rapproché des faits, on recherche maintenant quelles idées nouvelles Vauvenargues a jetées dans le courant de son siècle, on voit que, sur bien des points, et non des moins importants, il s'est révélé précurseur. Ce serait certes une grande gloire pour lui, s'il ne fallait singulièrement réduire les honneurs qu'on prodigue aujourd'hui à ce titre. Il ne suffit pas, en effet, d'être le premier à apercevoir

une vérité nouvelle ou plutôt une face nouvelle de la vérité. Il faut encore (et c'est ici qu'un don particulier, très rare, est nécessaire), il faut savoir la revêtir de la forme la plus expressive, la plus synthétique, et en apercevoir les plus lointaines conséquences. On est surpris parfois de reconnaître que des idées ont traîné par le monde avant qu'un penseur de génie les ramassât, les inventât à nouveau, pour ainsi dire, par le seul fait de les avoir dégrossies, mises sous leur aspect le plus séduisant et dans leur plus vive lumière. En telle matière donc, l'antériorité de la découverte n'est pas le principal mérite et ne justifie pas les plus grands privilèges.

Vauvenargues a tiré de son propre fonds quelques idées qui devaient faire fortune dans son temps; il en a rencontré d'autres sur son chemin qu'il a relevées, dont il a même commencé le travail, mais dont il n'a pas su tailler toutes les facettes et qui restent à l'état inachevé dans son œuvre.

Je rangerai dans cette dernière catégorie ses vues sur la politique. Elles sont éparses dans ses divers écrits, dans ses *Maximes* surtout, le temps lui ayant manqué pour les coordonner et les développer. C'eût été, j'imagine, un chapitre du grand ouvrage qu'il projetait sur la *Connaissance de l'esprit humain* dont nous n'avons que l'*Introduction*;

car, par les notions générales qu'elle comporte et par les problèmes moraux qu'elle soulève, la science de gouverner les hommes lui paraissait éminemment philosophique.

Ses idées à cet égard traduisent toutes le besoin d'une grande réforme politique et sociale, réforme à opérer par le haut, par cette noblesse dont il admet et glorifie le principe, mais dont il condamne l'insuffisance, l'égoïsme, la mollesse et la frivolité. Il sentait que l'état de choses dans lequel il vivait était irrémédiablement atteint et n'avait plus la force de subsister; il apercevait les causes de cette décadence de l'État; mais il n'osait les nommer : « Quand les maladies, écrivait-il, sont au point qu'on est obligé de s'en taire et de les cacher au malade, alors il y a peu d'espérance, et le mal doit être bien grand ».

Ces considérations n'étaient pas absolument nouvelles. Dès le début du siècle, du vivant même de Louis XIV, beaucoup de bons esprits, très sensibles aux défauts et aux excès d'un si long règne, se préoccupaient sérieusement d'établir dans l'État une règle moins despotique et de supprimer les abus. Fénelon, Vauban, Boulainvilliers, l'abbé de Saint-Pierre, Saint-Simon — pour ne citer que les principaux noms, — estimaient et professaient qu'une grande réforme était nécessaire au bien public. Mirabeau, le confident de Vauvenargues,

s'était épris de ces idées de réaction avec l'ardeur qui l'animait dans toutes ses entreprises; mais il y portait — il faut le reconnaître — des qualités d'ordre pratique supérieures à celles de son ami, c'est-à-dire un sens plus vif de la réalité, un coup d'œil plus juste sinon plus étendu, enfin des connaissances plus exactes et plus méthodiques.

Quelques critiques se sont plu à se figurer Vauvenargues venant au monde cinquante années plus tard et se sont demandé quel rôle il eût joué dans la Révolution. Ces sortes de questions sont très délicates et un peu vaines, car les réponses qu'on y fait laissent une place trop grande à la fantaisie et comportent trop de réserves. Et puis, l'on s'expose toujours à défigurer les personnages qui en sont l'objet, à les tirer à soi dans le sens de ses sympathies et de ses préférences.

Sainte-Beuve s'est représenté Vauvenargues sous les traits de quelqu'un des jeunes enthousiastes de la première heure dont le cœur et les mains restèrent purs, et a cru le reconnaître comme en un autre lui-même dans André Chénier, dont il rappelle, en effet, quelques traits par un mélange de hardiesse et de modération et par les qualités nobles du caractère. Mais un morceau important (le portrait du *Séditieux*), encore inédit lorsque Sainte-Beuve formulait cette opinion, a permis à un autre critique de l'apercevoir bien au delà

d'André Chénier et de retrouver sa physionomie jusque dans le petit groupe des jeunes fanatiques qui entouraient Saint-Just. Les discours qu'il fait tenir à *Clodius le Séditieux* : « De tous les changements inévitables, il n'en est aucun qui ne se fasse par la force, et celui qui sait oser de grandes choses l'emporte sur celui qui n'a ni la hardiesse de les concevoir ni la force de les exécuter » ; — certaines maximes telles que celle-ci : « Il faut permettre aux hommes de faire de grandes fautes contre eux-mêmes pour éviter un plus grand mal, la servitude » ; — certaines réflexions sur « les bas fonds » de la société qui dénotent en lui l'instinct de la foule ; — sa folle passion pour l'action audacieuse et démesurée ; — d'autres indices encore donnent à penser, en effet, que Vauvenargues eût été parmi les esprits les plus hardis et les plus entreprenants de la Révolution. Encore faut-il admettre que l'expérience des faits n'aurait pas, dès le début, au temps même de la Constituante, changé singulièrement ses idées, et que le spectacle des premiers excès n'aurait pas soulevé d'indignation son cœur honnête et pur.

Pour moi, dans cet ordre d'hypothèses, ce n'est pas comme homme politique que j'aime à me figurer Vauvenargues pendant la Révolution. Je me le représente de préférence dans la carrière qui avait été réellement la sienne autrefois ;

je date des jours sombres de 1793 la belle lettre qu'il écrivait à Saint-Vincens, en novembre 1746, à la nouvelle de l'invasion de la Provence par les Impériaux; je le vois reprenant du service, poussé rapidement aux premiers grades, réunissant en lui les qualités charmantes et généreuses d'un Marceau ou d'un Hoche, admirable d'élan et d'héroïsme dans les combats, mais n'atteignant pas tout à fait au rang supérieur des Masséna et des Augereau, et inhabile peut-être dans la science du conseil et du grand commandement; et je le vois aussi, un soir de bataille, à Lonato ou à Rivoli, mourant comme Joubert à Novi, comme Desaix à Marengo, avec un rayon de pure gloire, dans cette heure unique et radieuse de notre histoire.

Mais c'est à un tout autre point de vue qu'il se faut placer pour apprécier le rôle vraiment original de Vauvenargues et lui assigner son rang dans notre littérature morale. Son principal titre, trop négligé jusqu'ici, à la mémoire de la postérité est d'avoir annoncé clairement l'homme qui a laissé la trace la plus profonde dans le XVIII[e] siècle et dont les idées ont porté après lui les plus lointaines conséquences. Vauvenargues a été le précurseur de Rousseau, la première épreuve pour ainsi dire de ce singulier génie, une de ces ébauches heureuses par lesquelles la nature, agis-

sant dans le monde moral comme dans le monde physique, semble s'essayer avant de réaliser ses grandes créations.

Que de traits communs, en effet, soit dans le tempérament, soit dans les idées!

Et d'abord, mêmes facultés maîtresses : la sensibilité et l'imagination. Chez l'un comme chez l'autre, l'émotion offre au même degré le caractère de vivacité impérieuse et communicative; car ce qui a manqué à Vauvenargues, ce qui a fait l'extraordinaire éloquence de Rousseau, c'est moins l'originalité ou la profondeur des sentiments que la rigueur de la logique, l'art de la controverse, et ce génie de l'abstraction qui crée les symboles et agit sur les âmes. Quant à l'imagination, on a vu par ce qui précède à quel point elle était puissante chez Vauvenargues, comme elle le portait rapidement aux chimères, comme elle le disposait à l'utopie. Mais ce qui le rapproche plus encore de Rousseau, c'est la forme romantique que cette faculté, aussitôt qu'elle s'éveillait, donnait à sa pensée. Il adorait la rêverie, « parce que, disait-il, l'âme agit beaucoup dans ce repos »; il se laissait aller volontiers à la mélancolie; et il songeait qu'il y aurait du charme à « se promener toute la nuit sur les ruines (de la Campagne romaine), à s'asseoir parmi les tombeaux et à interroger ces débris ». Enfin, dans un personnage de ses *Caractères* qui

n'est sans doute que lui-même, on trouve réunis déjà les principaux traits de l'état d'âme romantique, exagération de la sensibilité, besoin incessant d'émotions fortes et nouvelles, abus de l'analyse personnelle, habitude du dédoublement intime : « Hégésippe passe avec rapidité d'un sentiment violent dans son contraire, et ses passions s'épuisent par leur propre vivacité. Il est sujet à se repentir sans mesure de ce qu'il a désiré et exécuté sans modération; prompt à s'enflammer, il ne peut subsister dans l'indifférence; quand les choses lui manquent, son imagination ardente l'occupe en secret des objets que son cœur demande, et toutes ses visées sont extrêmes comme ses sentiments; il estime peu ce qu'il ne désire ou n'admire point, et il regarde sans intérêt ce qu'il ne regarde pas avec passion. Il passe avec rapidité d'une idée à une autre, et il épuise en un instant le sentiment qui le domine; mais personne n'entre avec plus de vérité dans le personnage que ses passions lui font jouer, et il est presque sincère dans ses artifices, parce qu'il sent, malgré lui, tout ce qu'il veut feindre [1]. »

Si, maintenant, des facultés naturelles on passe aux idées acquises, comme la ressemblance se précise !

1. *Caractères*, 24.

En morale, tous deux ont réhabilité l'homme, conçu la même notion du devoir, repoussé la doctrine de l'intérêt, fait appel à la passion et professé le culte de l'enthousiasme. Quatre ans avant Rousseau, les belles pages du *Discours sur le caractère des différents siècles* semblent déjà répondre à la fameuse question de l'Académie de Dijon : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ». « Ce n'est pas la pure nature qui est barbare, s'écrie Vauvenargues, c'est tout ce qui s'éloigne trop de la belle nature et de la raison.... Je sais que nous avons des connaissances que les anciens n'avaient pas : nous sommes meilleurs philosophes à bien des égards; mais pour ce qui est des sentiments, j'avoue que je ne connais guère de peuple ancien qui nous cède. C'est de ce côté-là, je crois, qu'on peut bien dire qu'il est difficile aux hommes de s'élever au-dessus de l'instinct de la nature. Elle a fait nos âmes aussi grandes qu'elles peuvent le devenir, et la hauteur qu'elles empruntent de la réflexion est ordinairement d'autant plus fausse qu'elle est plus guindée. Tout ce qui ne dépend que de l'âme ne reçoit nul accroissement par les lumières de l'esprit, et, parce que le goût y tient essentiellement, je vois qu'on perfectionne en vain nos connaissances; *on instruit notre jugement, on n'élève point notre goût.* Détrompons-nous donc de cette grande

supériorité que nous nous accordons sur tous les siècles. » Si Vauvenargues, moins hardi que Rousseau, ne va pas jusqu'à déclarer que les sciences et les arts engendrent tous les vices et que l'homme primitif est un type parfait de simplicité et d'innocence, du moins est-il le premier à déclarer que les inventions dont les peuples modernes sont si fiers, les découvertes de la science, les perfectionnements de l'industrie, importent peu au progrès moral de l'humanité ; que les âmes simples et ignorantes des temps antiques trouvaient dans leurs instincts spontanés autant de justice et de vérité qu'on en a réalisé depuis, aux âges de science et de réflexion, et que, dans l'ordre idéal, les peuples primitifs ne nous étaient pas inférieurs.

Avant Rousseau encore, Vauvenargues a voulu raviver dans la société corrompue qui était celle de son temps le goût du vrai et du naturel : « La politesse et la délicatesse, poussées au delà de leurs bornes, font regretter aux esprits naturels la simplicité qu'elles détruisent. Nous perdons quelquefois bien plus en nous écartant de la nature que nous ne gagnons à la polir ; l'art peut devenir plus barbare que l'instinct qu'il croit corriger. »

Enfin, avec une éloquence digne de l'auteur de l'*Émile*, Vauvenargues a tenté aussi de réveiller, au sein de la société la plus égoïste qui fut jamais, les émotions douces et compatissantes. Le pre-

mier de son siècle, il a revendiqué les droits de l'âme et du cœur. Il a proclamé « la nécessité inviolable de l'aumône » et rappelé cette vérité évangélique, trop méconnue autour de lui, que « le pauvre a une âme comme nous, qu'il a même Dieu, même culte et même patrie ».

Et si l'on veut, par d'autres traits encore, rapprocher Vauvenargues de Rousseau, faut-il rappeler qu'en politique tous deux ont associé un vif instinct d'indépendance à un esprit généreux de réforme, et conçu le rêve d'un ordre social plus équitable et de mœurs plus douces; — qu'en religion, l'un et l'autre, ayant perdu la foi, sont revenus au sentiment religieux par la souffrance et l'imagination; — et qu'il n'est pas jusqu'aux idées littéraires, jusqu'au style enfin où leur sensibilité ne se soit traduite souvent par des formes semblables.

Une si étroite parenté intellectuelle et morale se complète et s'explique par la similitude des conditions dans lesquelles ces deux esprits se sont développés. Vauvenargues et Rousseau se sont formés, en effet, hors de toute éducation régulière. A la différence des autres écrivains du siècle, ils ne sont élèves ni de Port-Royal, ni des Jésuites, ni des Oratoriens; ils ne sont sortis ni du collège Louis-le-Grand comme Voltaire, ni du collège d'Harcourt comme Diderot, ni du collège Mazarin

comme d'Alembert, ni du collège de Navarre comme Condillac. Ce n'est pas non plus un enseignement lent et méthodique, ce n'est pas l'étude des tristes grammaires de Regnier-Desmarais ou des froides histoires de Lebeau et de Crevier qui leur a appris à connaître l'antiquité : elle s'est révélée subitement à eux dans sa pure et vive lumière, le jour où un Plutarque tombé entre leurs mains enflamma leur imagination, et leur mit au cœur, avec le culte des grands hommes, le regret de la vie antique. Et plus tard encore, tandis que les jeunes écrivains de leur âge se lançaient dans le monde et s'y enivraient de faciles succès, la pauvreté les a tenus éloignés tous deux d'une société favorable sans doute à l'éclosion des esprits légers et brillants, mais absolument contraire à la production des grandes et fortes individualités. Ce n'est donc ni au milieu des livres (puisqu'il a suffi d'un seul livre, d'une seule étincelle pour allumer en eux le foyer intérieur qui illumina toute leur vie), ni au milieu des salons littéraires, que s'est formée leur âme, mais dans l'expérience précoce de la réalité, par la réflexion solitaire et le recueillement. Ainsi s'explique cette *Maxime* qu'on ne s'étonnerait point de lire dans les *Confessions* : « C'est dans notre propre esprit, et non dans les objets extérieurs, que nous apercevons la plupart des choses; les sots ne connais-

sent presque rien parce qu'ils sont vides, et que leur cœur est étroit; mais *les grandes âmes trouvent en elles-mêmes un grand nombre de choses extérieures*; elles n'ont besoin *ni de lire*, ni de voyager, ni d'écouter, *ni de travailler* pour découvrir les plus hautes vérités; elles n'ont qu'à se replier sur elles-mêmes, et à feuilleter, si cela se peut dire, leurs propres pensées [1]. » C'est cette pratique de la vie intérieure qui est le secret de la commune originalité de Vauvenargues et de Rousseau; de là, chez tous les deux, cette puissance des impressions personnelles, cette vivacité de l'émotion, cette hardiesse de la conscience, ce sérieux de la pensée.

C'est un grand dommage que Vauvenargues n'ait pas vécu seulement quelques années de plus, et connu Rousseau. Le véritable maître et ami qu'il lui fallait, en effet, ce n'était pas Voltaire, c'était Jean-Jacques. Voilà celui dont l'influence eût été vraiment propice et féconde. Sous son inspiration, toutes les qualités en germe dans les *Réflexions et Maximes* se fussent épanouies, et celles qui s'y montrent déjà en fleur eussent porté fruit. Une frondaison luxuriante et des tiges robustes eussent apparu là où, faute d'un souffle vivifiant, n'ont poussé qu'un feuillage clairsemé et des rameaux un peu frêles.

1. *Réflexions et Maximes*, 366.

En retour, quel parfait disciple Rousseau aurait eu dans Vauvenargues! — non pas un de ces disciples qui ne sont que la pâle copie et la contrefaçon du modèle, quand ils ne le compromettent point par leurs excès, — mais un de ceux qui, ne gardant du maître adoptif que l'inspiration première, entretiennent pour ainsi dire la flamme de sa pensée par leur propre flamme, confirment et garantissent sa parole par leur autorité personnelle, et, véritables héritiers de son œuvre, s'attachent à la développer et à l'élucider plutôt qu'à l'imiter.

Et Vauvenargues n'eût pas été seulement le disciple parfait selon l'esprit, il eût été aussi le disciple chéri. Une douce, une bienfaisante influence se fût communiquée de son âme à celle de Rousseau; son charme pénétrant, sa tendresse exquise et ingénieuse eussent plus d'une fois apaisé les souffrances, adouci les rancunes de ce grand génie toujours inquiet et malheureux; il lui aurait répété ce qu'il se disait à lui-même dès qu'un peu d'amertume lui venait aux lèvres : « Il faut être humain par-dessus toutes choses; il faut tâcher d'être bon, de calmer ses passions, de posséder son âme, d'écarter les haines injustes et d'attendrir son humeur autant que cela est en nous ». Et Jean-Jacques l'eût aimé aussi d'une affection délicate et profonde, comme il aima trop tard Bernardin de

Saint-Pierre, comme il savait aimer quand il osait épancher son cœur sans défiance et que nulle crainte ne troublait son âme.

Ainsi, que l'on considère l'œuvre écrite de Vauvenargues ou la place qu'il lui faut assigner dans notre histoire morale, la même conclusion se formule : le jour où Vauvenargues a disparu, de grandes, de légitimes espérances se sont évanouies avec lui, et une perte immense a été consommée.

Les morts prématurées de ceux qui semblaient appelés à briller dans la vie de l'esprit ne sont pas toutes également déplorables : les artistes et les poètes ont le singulier privilège de pouvoir disparaître plus jeunes que les philosophes et les savants. C'est que la pensée spéculative est une plante plus tardive et qui demande des soins plus réfléchis, une culture plus lente que la poésie ou le sentiment esthétique. Certes, on peut regretter les belles œuvres dont un André Chénier, un Shelley, un Leopardi, ont emporté le secret dans la tombe. Mais la destinée leur fut moins cruelle qu'il ne semble, car, avant de disparaître, ils avaient eu le temps de donner leur fleur et leur parfum. Si le Tasse était mort à trente et un ans, la postérité n'y aurait perdu ni l'*Aminta*, ni les *Rime amorose,* ni la *Gerusalemme liberata*, et le génie du poète y eût gagné de n'être pas déparé par les inspirations malheureuses de sa muse vieillissante.

Mais la mort prématurée d'un La Boétie, d'un Pascal ou d'un Vauvenargues, voilà qui est à tout jamais désolant et irréparable; là se révèlent vraiment l'iniquité et l'indifférence transcendantes de la nature. Songez, en effet, que si Descartes et Bossuet n'avaient vécu que trente-cinq ans, il faudrait rayer leur nom de notre littérature, que, disparaissant au même âge, Voltaire aurait eu pour seuls titres à la mémoire de la postérité *Œdipe* et *la Henriade*, et Rousseau n'aurait pas laissé une ligne de sa main.

S'il fallait donc interpréter, au sens étroit de la lettre, le précepte que chacun doit être jugé selon ses œuvres, il n'en serait guère de plus faux, ni de plus immoral [1].

A ceux qui n'ont eu qu'un jour, qu'une heure d'éclosion brillante, la critique doit appliquer des règles et une mesure particulières. Dans ces esprits si tôt disparus, ce qu'il faut apprécier, ce n'est pas l'étendue et la hauteur du vol, c'est la hardiesse et la grâce de l'essor. Tout au plus, pour rester dans la stricte équité et ne pas trop accorder à la sympathie qu'inspire leur destinée, peut-on reconnaître dans leurs œuvres précoces un certain

1. « Il ne faut pas mesurer les hommes, dit Vauvenargues, par leurs actions, qui sont trop dépendantes de leur fortune, mais par leurs sentiments et leur génie. » *Réflexions sur divers sujets*, § 49.

caractère d'inconscience et presque de nécessité. Qui sait, en effet, si les êtres qui sont condamnés à mourir jeunes — non par accident, mais parce qu'ils portent au fond et dans les racines de leur organisme des germes d'extinction rapide — ne doivent pas à cette prédisposition physiologique une maturité particulière de pensée et une hyperesthésie extraordinaire de toutes les facultés de l'âme et de l'intelligence?

C'est à ce point de vue qu'il faut juger Vauvenargues. Son œuvre, à ne l'examiner qu'en elle-même, ne peut, dans la rigueur du langage critique, être dite de premier ordre. Originale sous bien des rapports, dictée par l'inspiration la plus haute, écrite d'un style excellent, elle est trop souvent faible par la pensée, incomplète, inégale, obscure ou contradictoire. Quelle que soit la noblesse du sentiment qui l'anime, elle n'est jamais d'une exécution accomplie et définitive; cette beauté radieuse et épanouie qui caractérise les créations supérieures de l'art, ces parfaits contours qui les dessinent et les limitent, cette pure lumière qui les éclaire, n'apparaissent dans aucune de ses parties. Si même le vrai moraliste est celui qui non seulement possède la connaissance pratique de l'homme social, de ses instincts, de ses passions, de ses vertus et de ses vices, mais qui, s'élevant au-dessus de ce premier résultat de l'expérience et de

l'observation, embrasse le monde moral dans toute son étendue et en voit les rapports avec le système entier de l'univers; si Pascal, Nicole et Malebranche, si Spinoza et Kant ont mérité ce titre — les uns, parce que, croyant à l'identité de la vérité théologique et de la vérité philosophique, ils ont pu dire : « La religion, c'est la vraie philosophie [1] », les autres parce qu'ils ont déduit toute la morale d'une conception transcendante des idées éternelles et nécessaires, — Vauvenargues n'est pas un moraliste. Dans la hiérarchie des artisans de la pensée, sa place est d'un degré au-dessous : elle est au premier rang de cette famille d'esprits dont Montaigne, La Rochefoucauld et La Bruyère sont les plus illustres représentants et dont la brillante lignée s'étend jusqu'à Saint-Évremond, Duclos, Chamfort, Rivarol même, famille d'observateurs plutôt que de spéculatifs, excellemment propres à étudier l'homme tel qu'il se montre sous leurs yeux, à démasquer son visage, à pénétrer son cœur, capables encore de lui indiquer sinon des principes, du moins une conduite de vie, impuissants toutefois à considérer dans sa grandeur le problème de la destinée humaine et à en poursuivre la solution. Mais si on se rappelle que le peu qui nous reste de lui a été entièrement composé dans l'agitation de la

1. Malebranche, *Traité de morale.*

vie militaire ou dans les souffrances de la maladie, — si l'on s'abstient surtout de comparer cette première expression de sa pensée juvénile à l'œuvre mûrie et arrêtée des grands maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle, parce que ces puissants esprits ont donné toute leur mesure et parcouru toute leur carrière, tandis que lui n'a pu, faute de temps et d'espace, se déployer, — si l'on recherche dans ses écrits hâtifs moins les qualités de perfection que les gages de talent et même les promesses de génie, — si l'on se rappelle enfin qu'il a annoncé par des signes certains la venue prochaine de Rousseau, Vauvenargues prend alors sa juste valeur et reçoit sa véritable physionomie.

D'ailleurs, en dehors de ses écrits et de son influence immédiate sur ses contemporains, d'autres titres réclament encore en sa faveur et défendent sa mémoire contre l'oubli : ils sont consignés dans cette œuvre que chacun de nous laisse après soi, et qui, pour n'être pas condensée dans une forme d'art ou de littérature, n'en est pas moins réelle, effective et durable, œuvre souvent obscure et inconsciente où les plus illettrés et les plus humbles ont réalisé parfois des merveilles de grandeur et de délicatesse morales.

A une époque égoïste et vaine il a été le représentant de la vie sérieuse et désintéressée. Dans un temps superficiel et dépravé il a proclamé

que la chose importante par excellence, c'est la noblesse du cœur, il a professé que le devoir trouvait en lui-même sa récompense et que « ce n'est pas un grand mal que de manquer la fortune lorsqu'on peut se répondre qu'on l'a méritée ». Enfin, il a laissé, comme le dernier et le plus beau chapitre de son œuvre, le souvenir fortifiant de sa mort si calme, si digne et si courageuse.

De telles existences ont une valeur idéale extraordinaire. Quelques figures de cet ordre apparaissant de temps à autre suffisent à ennoblir une race. Au point de vue de la vie profane, elles ont une importance et une utilité supérieures à celles des héros de la vie religieuse, qui trop souvent dépassent la commune mesure de l'homme et le découragent par la perfection même de leur beauté morale.

Si Vauvenargues n'avait pas vécu, il manquerait quelque chose à la grandeur de notre tradition littéraire, et la noblesse de l'âme française compterait un quartier de moins.

FIN

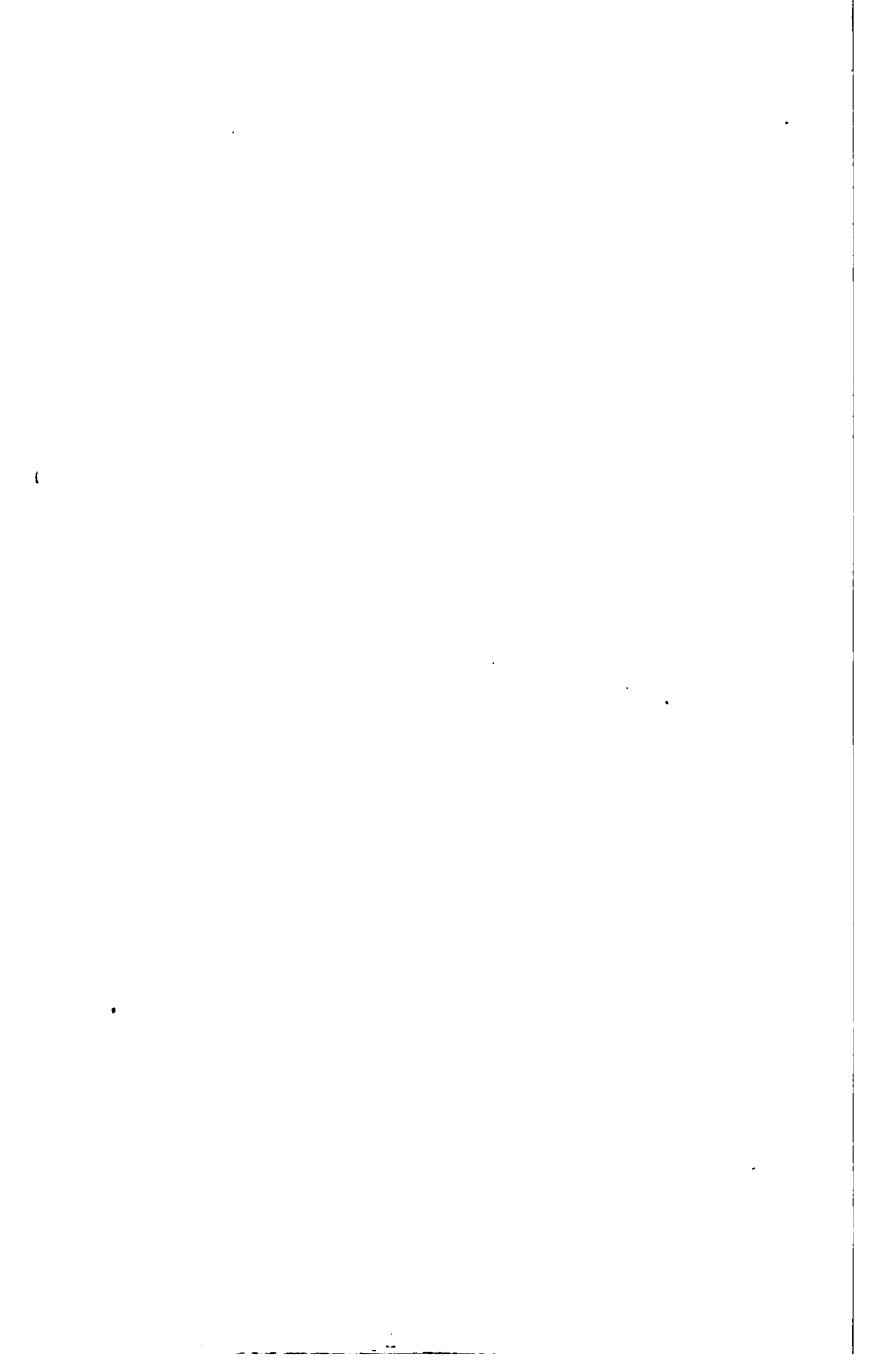


TABLE DES MATIÈRES

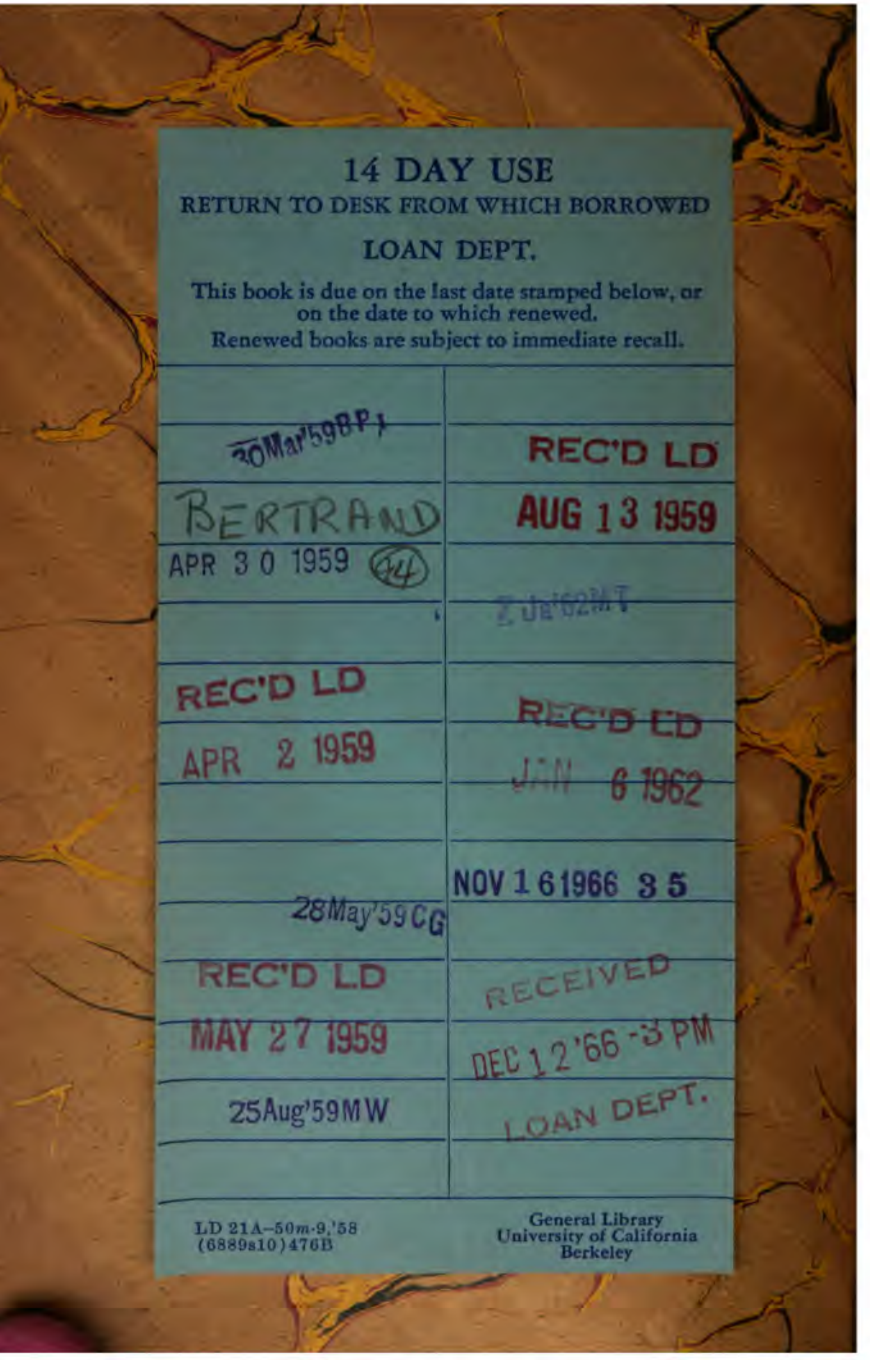
CHAPITRE I

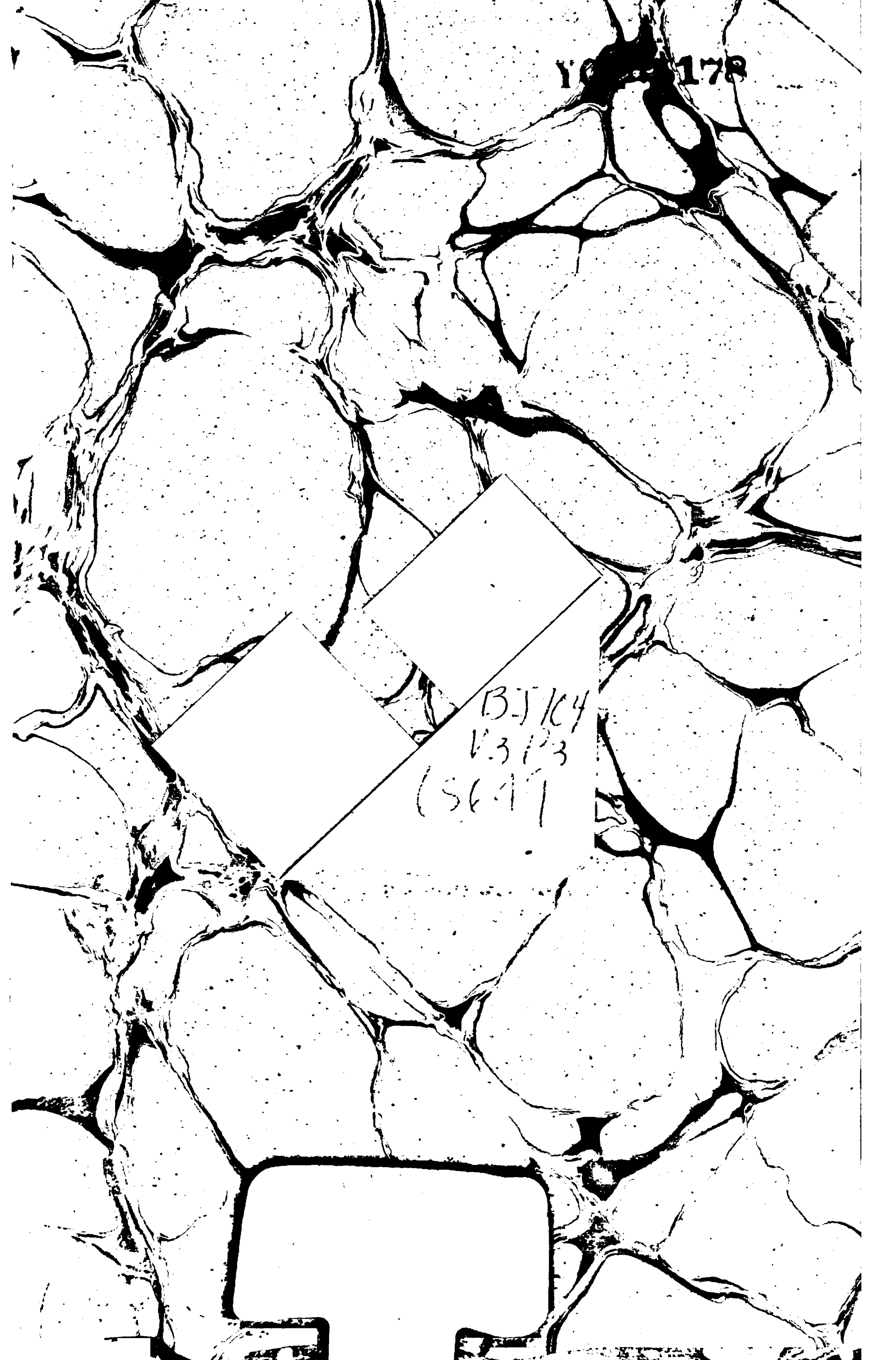
CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

Coulommiers. — Typ. P. Brodard et Gallois.




BS104
V3P3

